

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



ASSEMBLEE DES FRANCAIS A MONTREAL

Samedi, le 1er du courant, les Français résidants à Montréal ont tenu une assemblée publique dans les salles de l'Institut-Canadien, sous la présidence de M. Boisseau, gérant de cet Institut. Il y avait environ un millier de personnes présentes, mais on a constaté que les Français marquants de notre ville, ceux qui ont une position faite dans le commerce ou l'industrie, s'étaient tous, ou presque tous, abstenus d'assister à cette réunion; quelques-uns de ceux qui s'y étaient rendus ont laissé la salle après avoir entendu une partie des discours.

L'instigateur et l'organisateur de cette assemblée est un monsieur Humbert dit Dabrigéon, qui se donne, paraît-il, pour un ex-officier de la Commune, et la conférence qu'il a faite a été le morceau principal et caractéristique de la soirée. Il avait pris pour sujet la misère des Français au Canada. Autour de ce thème il a accumulé toutes sortes d'accusations contre le gouvernement canadien et son agent à Paris, M. Bossange, et de longues dissertations sur l'état social et religieux de notre pays. On s'imaginerait facilement ce qu'a pu dire un *dignitaire* communal des mœurs et de la religion du Canada. Suivant lui, notre système d'éducation est faux parce qu'il est catholique, et notre peuple est dans la plus triste des conditions, ne pouvant tousser ni cracher sans la permission du confesseur. Ce sont ses expressions.

Il nous fait plaisir d'apprendre que bon nombre des assistants ont désapprouvé ces sorties échevelées, mais nous sommes peiné de dire que, d'un autre côté, elles ont été fortement applaudies. En somme, M. Humbert n'a peut-être pas eu tout le succès qu'il rêvait, mais son discours a donné une physionomie à la réunion, laquelle fait connaître ainsi au pays, d'une manière publique, le caractère d'une bonne partie de l'émigration française qui s'est dirigée sur nos rives depuis quelque temps.

A ce point de vue, l'assemblée du 1er août a causé une pénible impression dans le public canadien.

Aux Français qui viennent ici nous ne demandons pas compte de leurs idées politiques ou religieuses; nous leur offrons tout simplement le travail et la liberté. En échange de cette hospitalité, donnée sans effort à des Français par les descendants de la France, nous avons le droit assurément d'exiger que l'on respecte nos coutumes nationales et notre religion. S'il nous plaît de passer par la sacristie avant d'aller aux champs, c'est notre affaire, et cela n'empêche aucunement les esprits forts, fussent-ils décorés de la Commune, de suivre une autre route suivant leur fantaisie; s'ils n'aiment pas la prêtraille, qu'ils soient tranquilles, nos curés ne les molesteront d'aucune sorte. Il est possible que l'influence du clergé paraisse néfaste à certaines gens, mais nous aimerions à connaître le Français qui ait à se plaindre d'un prêtre canadien: tant que sa liberté n'aura souffert aucune atteinte, nous le prions de se taire purement et simplement sur le compte de notre clergé, et de tâcher de se persuader dans son intérieur qu'il n'est pas dans l'ordre des choses impossibles que les Canadiens soient intelligents et respectables tout en étant religieux. Cette petite démonstration ne coûterait pas grand travail, et elle aurait le double résultat pour les Français de leur conserver parmi nous des sympathies qui menacent de leur échapper et de leur apprendre à garder devant leurs

hôtes les formes du respect naturelles à la bonne éducation.

Nous sommes loin de blâmer les émigrés français de s'être réunis pour faire connaître publiquement leurs griefs; en cela ils sont restés dans l'esprit de nos institutions, et par là ils ont prouvé que le "despotisme clérical" ne va pas jusqu'à restreindre la liberté de la parole, jusqu'à gêner l'expression des idées même les plus saugrenues. Assurément ceux qui ont assisté à la conférence de M. Humbert admettront que l'on est libre dans ce pays. Mais il nous semble malheureux qu'un certain nombre d'émigrés aient cru devoir profiter de l'occasion pour manifester leurs tendances anti-religieuses; car, d'abord, c'était là un hors-d'œuvre: il leur était facile de protester contre M. Bossange, contre la Cie. Allan, contre les autorités canadiennes, sans s'attaquer à notre clergé, sans froisser les convictions les plus chères de notre peuple; et, ensuite, c'était maladroit, car les émigrés viennent ici demander du travail, et, en arrivant dans une ville où ils sont complètement inconnus, leur propre intérêt doit leur conseiller de ne rien faire de nature à s'aliéner le sentiment populaire. On a beaucoup parlé d'une maison de cette ville qui a publié une annonce demandant des ouvriers et finissant par ces mots: *Aucun Français de la France ne devra se présenter.* Ce n'est là qu'un fait isolé, dû sans doute au mécontentement d'un patron contre certains ouvriers tapageurs peut-être; mais si des assemblées comme celle du 1er août se renouvelaient souvent, il est probable que la défiance des industriels contre les ouvriers français deviendrait en peu de temps générale. L'esprit communal n'a pas droit de cité chez nous; il faut se le dire.

Ces remarques, nous le savons, seront approuvées par les Français bien posés qui demeurent au milieu de nous depuis plusieurs années, mais elles tomberont sous les yeux de personnes nouvellement arrivées qui pourraient tout d'abord s'en offenser. Nous prions celles-ci de s'assurer des antécédents de l'auteur avant de croire qu'il écrit sous l'empire d'un sentiment autre qu'une vive sympathie, une affection profonde pour la France.

OSCAR DUNN.

L'AGRICULTURE ET L'INDUSTRIE

La population des campagnes, accoutumée au calme de la vie uniforme et laborieuse, au silence des champs, aux horizons larges des plaines ondoyantes, éprouve une sorte de répugnance au contact des populations industrielles, plus vives dans leurs allures, plus mobiles et plus changeantes dans leurs habitudes: c'est dans cette vie retirée, dans cette défiance contre tout ce qui vient du dehors, qu'il faut chercher l'explication du caractère de la population agricole. Elle a tous les défauts et toutes les qualités de l'homme solitaire: à la fois fière et timide, puissante par le sentiment et faible dans l'action; chez elle, libre et épanouie; à l'extérieur, gauche et embarrassée. Elle se défie de l'étranger et ne demande qu'une chose, qu'on la laisse chez elle. C'est, par excellence, une race domestique formée pour la famille et les joies du foyer.

Aussi le voisinage des usines aux hautes cheminées, laissant échapper une noire fumée, qui obscurcit la clarté de son ciel, le bruit incessant des moteurs, qui trouble

son repos, la force aveugle, mais si bien réglée, de ces machines aux formes gigantesques, qui contraste avec le travail lent qu'accomplit la force de ses bras, tout effraie ses instincts.

Le contraste entre la production rapide de l'industrie et la production lente de la culture des terres est si grand qu'il semble établir une barrière entre les deux productions, comme entre les producteurs eux-mêmes: les uns actifs et bruyants comme les machines qu'ils gouvernent; les autres patients et sévères, comme les travaux qu'ils supportent.

Delà, procèdent les divergences d'opinion si fréquentes entre les deux classes, sur les questions qui touchent à l'intérêt général de la nation: Protégez l'industrie: et l'agriculture se récrie, et pour suivre le mirage d'un débouché pour ses produits, elle laissera annuler les premiers efforts de l'industrie, qui, implantée dans le sol, lui eût donné plus de consommateurs que l'exportation lointaine ne lui en offrirait jamais. C'est cet aveuglement des classes agricoles tant sur l'industrie que sur le commerce, qu'il faut combattre. C'est cet antagonisme apparent qu'il faut détruire, en prouvant que l'agriculture et l'industrie sont sœurs, que leurs intérêts sont identiques et que la prospérité de l'une ne peut être que le reflet de la prospérité de l'autre.

L'agriculture et l'industrie sont deux formes du travail imposé à l'homme par son créateur: l'une aussi ancienne que le jour où l'homme, jeté nu sur une terre nue, dut assouvir sa faim et pourvoir à ses besoins; l'autre prit naissance, quand, pour alléger son travail ou doubler ses forces, l'homme inventa la première machine: car une charrue est une machine comme un dé à coudre, comme un filet de pêche. L'industrie a continué de grandir en proportion des besoins de l'homme; ses progrès se sont multipliés d'une manière prodigieuse et, au commencement de ce siècle, les sciences appliquées aux arts de la production ont révélé à l'homme de nouvelles forces qu'il ne soupçonnait pas et lui ont enseigné les moyens de les employer à son usage comme des serviteurs obéissants. La vapeur emprisonnée dans une chaudière, et employée, ici, à filer et à tisser des étoffes, là, à extraire du minerai ou du combustible des entrailles de la terre, ailleurs, à transporter avec une vélocité prodigieuse des masses de voyageurs et de marchandises; l'électricité emprisonnée dans un fil de fer et transformée en une messagère mille fois plus rapide et plus laborieuse que le Mercure ailé de la mythologie païenne; la lumière du soleil même devenue dans une chambre obscure un merveilleux dessinateur: voilà les forces auxquelles l'industrie commande aujourd'hui en maître, et qu'elle emploie, sans jamais épuiser ou laisser leur vigueur, à la production des choses nécessaires au soutien et à l'embellissement de l'existence de l'homme.

L'industrie fait plus: elle vient au secours de l'agriculture. Par ses machines, elle augmente les forces des travailleurs du sol; par sa science, elle leur fournit de nouveaux engrais, elle modifie et améliore les terres, et l'agriculture peut, grâce au concours de l'industrie, fournir, aux forces décuplées du travail, l'alimentation nécessaire à la continuation de son labeur.

Leur union est plus intime encore, c'est une fusion complète.

En effet, prenons un produit quelconque, le fer, par exemple. Depuis le moment où le minerai a été arraché

de la terre jusqu'à celui où il est transformé en brillant acier, la quantité de travail humain qui s'est combiné avec le produit est vraiment immense; or ce travail, que représente-t-il? Le représente des aliments. Les aliments sont donc de la matière première: le minerai de fer est la matière première de l'acier et les aliments sont la matière première du travail qui a transformé le fer en acier. Ainsi, le blé, tout aliment, est la principale matière de toute industrie.

Et l'on viendrait prétendre que l'agriculture et l'industrie sont antagonistes! que les populations agricoles et industrielles juxtaposées se repoussent! Elles ne sont vraiment prospères que par leur alliance, elles ne peuvent vivre que par leur union.

Qu'une agglomération de population industrielle se forme sur un point quelconque, l'agriculture s'y développe instantanément. Il faut créer la matière première du travail, les aliments. La terre ne peut suffire à la demande; il faut charger la culture, abandonner les vieilles coutumes, employer de nouveaux engrais, modifier les assolements. Il faut à une consommation incessante une production incessante. La fabrication des aliments doit marcher de pair avec la fabrication des produits industriels.

Développement industriel est donc synonyme de développement de l'agriculture, activité de l'industrie synonyme d'activité de l'agriculture; la richesse de l'une implique la richesse de l'autre.

Voyons si l'histoire justifie cette théorie. Au commencement de ce siècle, l'introduction de la vapeur comme moteur changea entièrement le travail industriel; les forces se décuplèrent et l'industrie répandit le bien-être partout où l'on sut encourager ses efforts.

En 1801, la population de l'Angleterre n'était que de 10,000,000 d'âmes, en 50 années elle doubla; les familles adonnées à l'agriculture n'étaient que de 900,000 en 1801, elles étaient de 1,100,000 en 1851. Ainsi au lieu de former la moitié de la population, l'agriculture n'en représentait plus qu'un quart. Tout l'accroissement de bras et de travail appartient donc à l'industrie. Mais aussi quel développement de richesses! Le comté de Lancastre était un désert, il y a deux cents ans: en 1692 la valeur annuelle de sa production était de 7000 livres; elle était en 1841, de 6,192,000: soit une augmentation de 6,300 par cent; sur sa population de 1,700,000 habitants, 700,000 ne sont pas nés dans le comté; ils y sont venus des comtés voisins pour mettre en mouvement ces machines qu'on accuse de diminuer l'emploi des bras; ils ont ramené à la lumière les minéraux qui gisaient depuis des siècles sous la surface du territoire, pour les transformer en puissants engins; il ont mis en œuvre ce souple et léger duvet arraché à la fleur du cotonnier, substance à laquelle l'Angleterre doit sa puissance et sa splendeur.

Et l'agriculture, que n'a-t-elle point accompli! Elle a fourni la matière première du travail à cette population doublée; pendant 50 ans, elle a pu, à force de progrès et d'activité, satisfaire à la demande, et n'a dû s'avouer insuffisante devant les impérieux besoins de l'industrie qu'après avoir mis en culture les marais et les bruyères.

Si l'histoire industrielle de l'Angleterre est admirable, que dire de celle de l'Ecosse? Un seul exemple en fera juger: les comtés de Lanark et de Renfrew, qui sont le principal siège de l'activité manufacturière et commerciale, ont passé en 120 ans de 100,000 à 700,000 âmes de population, et la seule ville de Glasgow de 20,000 à 350,000. La vallée de la Clyde, autrefois déserte, rivalise aujourd'hui avec le riche comté de Lancastre, pour ses houillères, ses usines, son immense navigation. Cet élan industriel a été suivi comme partout d'un progrès agricole correspondant. A mesure que les manufactures multiplient les hommes et augmentent les salaires, l'agriculture fait de nouveaux efforts pour nourrir cette foule croissante de consommateurs.

Voilà comment l'histoire et la théorie se répondent. Citerons-nous la Belgique, le territoire le plus peuplé de l'Europe, dont l'industrie est si prospère et la culture si avancée? d'autres exemples sont inutiles. Là où l'agriculture et l'industrie luttent d'énergie, le bien-être est général.

Quelle est la politique commerciale du bon sens? c'est de vendre cher et d'acheter à bas prix.

Or, une grande puissance industrielle dit une grande puissance de consommation: par conséquent, une demande suivie, régulière pour les produits de l'agriculture; par conséquent, des prix rémunérateurs pour le producteur agricole.

Une grande puissance industrielle dit une grande production; par conséquent, abondance de produits par conséquent, bon marché des vêtements et des outils de travail du producteur agricole.

Que le Canada ne sacrifie point l'élan de la production domestique, que l'industrie implantait dans le sol; qu'il ne se laisse point entraîner par ce mirage d'un débouché aux Etats-Unis; qu'il ne dise point: avec les Etats-Unis

pour marché pour nos céréales et notre bétail, qu'importe l'industrie du pays, les Etats-Unis suppléeront à nos besoins.

Qui vous garantit que le marché américain vous sera toujours rémunérateur? Que l'Europe trouve dans ses récoltes de quoi satisfaire ses besoins, que l'exportation cesse, et les Etats-Unis auront un surplus. Auront-ils besoin de vos produits?

Savez-vous combien de millions d'acres ont été mis en culture depuis la cessation du traité de réciprocité? Avec quelques facilités de transport de plus (et on vous demande d'en faire les frais,) toutes les avenues du commerce regorgeraient des produits agricoles de l'ouest, et sans industrie chez vous, vous deviendriez consommateurs des Etats-Unis, sans pouvoir échanger vos produits qui leur seraient inutiles contre les leurs qui vous seraient indispensables.

N'oubliez point, non plus, que l'exportation de toute matière première est une perte pour le pays, qui perd le travail de la transformation de la matière première en produit manufacturé. L'industrie y perd le salaire qu'elle aurait reçu de son travail et l'agriculture y perd la matière première de ce travail, l'aliment, qu'elle aurait fourni.

Seul le développement simultané de l'agriculture et de l'industrie enlève et égalise les intérêts et les besoins, tend à abolir la pauvreté et à distribuer également les satisfactions et le bien-être, et forme cette unité de sentiment et d'esprit qui constitue une nation florissante.

LOUIS RICHER.

ECOLE DU PLATEAU

La réouverture des classes de l'Académie Commerciale Catholique du Plateau aura lieu le 31 du courant.

Nous avons sous les yeux la nouvelle circulaire que le directeur de cette Institution, M. U. E. Archembault, vient d'adresser au public. Elle contient tout un programme d'un cours polytechnique et nous nous faisons un devoir de la publier intégralement.

Voici cette circulaire:

Tout ce que la province compte d'hommes éminents, de citoyens distingués, de grands industriels, ont réclâmé, depuis longtemps, la création d'une école spéciale—les journaux se sont emparés du fait, la Chambre s'en est occupée. On se plaint: la jeunesse canadienne n'a devant elle que la perspective des études légales ou médicales. Et cependant les lignes de chemins de fer actuellement en construction, le creusement des canaux, l'établissement des routes demandent un personnel nombreux que l'étranger seul fournit: les grandes compagnies métallurgiques, les industriels dirigeant les usines importantes vont également chercher à l'étranger, les premiers leurs ingénieurs, les seconds leurs contre-maitres. Tout à côté, nos jeunes gens après de longues études classiques, manquant de connaissances spéciales sur toutes les choses, se rejettent sur les professions d'Avocats, de Notaires, de Médecins. Cette école est, j'oserai dire, le seul moyen de désencombrer ces professions et de retenir une jeunesse instruite au milieu de nous, en lui offrant de nouvelles carrières.

Toutes ces raisons et d'autres dont le développement serait trop long, ont poussé MM. les Commissaires à ne reculer devant aucun sacrifice, ils ont pris l'initiative d'un cours scientifique et industriel; mais comme la fondation d'un cours semblable entraîne à de grandes et fortes dépenses, comme leurs ressources sont limitées, comme enfin une école semblable ne peut guère exister qu'avec l'aide du gouvernement puisqu'elle est créée non-seulement dans les intérêts de la cité de Montréal, mais encore de toute la Province—ils se sont adressés à l'hon. Ministre de l'Instruction Publique qui a bien voulu seconder leurs efforts aussi généreusement que les moyens mis à sa disposition le lui permettaient.

Nous nous proposons de faire suivre aux jeunes gens une des quatre branches désignées sous les rubriques de "génie civil, mines et métallurgie, mécanique et travail des métaux, industries diverses et productions."—Le cours comprend trois années d'étude en admettant que l'examen d'admission soit satisfaisant. Les études spéciales commencent dans le cours de la deuxième année, la première étant consacré aux études d'ensemble. Dans le courant de la deuxième année commencent aussi les travaux d'atelier organisés sur le modèle des écoles professionnelles d'Angleterre et de France. Là forges, creusets de fusion, enclumes, étaux limeurs, machines à tourner, à percer, etc., seront à la disposition des élèves.—Durant la saison d'été des opérations topographiques et hydrographiques seront dirigées par un ou plusieurs professeurs de l'établissement. Tout est combiné de façon à donner au jeune homme une éducation spéciale à la fois solide et éminemment pratique.

Il est évident que des jeunes gens d'un certain âge et ayant des aptitudes spéciales peuvent seuls aborder des études semblables.—C'est une voie ouverte à ceux qui finissent leurs cours des sciences dans les collèges classiques; les matières qu'ils ont étudiées sont précisément celles sur lesquelles roue l'examen d'admission. Au lieu d'étudier quatre ou cinq années le Droit ou la Médecine, ils pourront, au bout de trois ans d'un travail continu, sortir de l'école et se caser honorablement si ce n'est brillamment. Une classe est ouverte pour la préparation à l'examen d'admission.

On veillera strictement à ce que la conduite des étudiants soit exempte de tout reproche, et on portera une attention spéciale à ce que ceux d'entre eux qui n'ont pas de parents à la ville puissent se loger et prendre pension dans des familles d'une honorabilité reconnue. On exigera d'eux l'accomplissement des devoirs religieux, —des instructions morales leur seront données régulièrement.

Grâce à l'aide bienveillant de l'honorable Ministre de l'Instruction Publique, MM. les Commissaires ont pu, dès le début, établir l'école sur des bases assez larges pour qu'elle puisse donner des résultats satisfaisants. Un magnifique cabinet de physique et de mathématiques se monte actuellement; un laboratoire de chimie bien complet s'organise. Ici le laboratoire

joue un grand rôle, chaque élève devant se familiariser avec l'emploi des réactifs et se rompre aux analyses. Des collections minéralogiques et d'histoire naturelle sont en voie de formation. Une bibliothèque est à la disposition des élèves. Toutes les améliorations possibles quant au local, aux instruments de précision, aux collections minéralogiques et d'histoire naturelle, à la bibliothèque et à l'outillage des ateliers, se feront au fur et à mesure que le besoin s'en fera sentir et que le nombre des élèves le requerra.

L'enseignement de ce cours est confié à un professeur qui a été formé aux écoles professionnelles en France. D'autres professeurs habiles lui sont adjoints.

En résumé, j'offre à l'approbation du public le programme d'une école polytechnique proprement dite, je l'offre comme une œuvre éminemment utile à la prospérité du pays et à l'avenir de la jeunesse canadienne,—je fais appel à votre bienveillance et à votre patriotisme, vous rappelant que l'établissement d'un cours aussi important ne souffre pas de demi-moyens et nécessite un encouragement sérieux.

DEUX MILLE DEUX CENTS LIEUES EN CHEMIN DE FER

(Suite)

Mais revenons au chemin de fer du Pacifique. Grande entreprise, oui, certes! et, comme tout ce qui est grand, d'un enfantement difficile. Mais le difficile est relatif aux Etats-Unis. Pour le peuple américain, qui vole plutôt qu'il ne marche, pour qui concevoir et exécuter sont presque un même acte, les délais ne se mesurent pas à leur durée, mais à l'impatience de les subir, et les obstacles sont moins par le nombre que par l'intensité d'étonnement et d'irritation qu'ils produisent. Trois ou quatre années de retard, lorsqu'il s'agit de construire une voie ferrée de mille lieues, ce n'est rien, et cependant, cela paraissait énorme aux esprits actifs qui ont les secrets de l'avenir et qui dépassent leur temps.

On ne se doutera pas évidemment que c'est une raison militaire et politique qui a déterminé la construction du Pacifique américain, après bien des démarches et des tentatives infructueuses. Cette grande route avait cela de commun avec notre Intercolonial dont la principale destination était de nous préserver des américains, et qui a été fait dans ce but si solidement qu'au besoin ses ponts et ses remblais peuvent servir de remparts contre les attaques de toutes les armées des Etats-Unis. Avec un chemin de fer pareil, il n'est pas besoin de soldats; on fait des terrassements, on pose des rails, et le Canada est invulnérable. Mettez cent mille hommes contre l'Intercolonial, et, en le voyant, ils seront convaincus de leur impuissance. Les initiateurs du Transcontinental américain avaient des vues presque aussi profondes, quoique moins belliqueuses: c'est la nécessité seule, au milieu d'une crise terrible pour le salut de l'Union, qui a décidé le gouvernement à donner son appui à la construction de la plus grande des voies ferrées qui existent.

Pendant longtemps les lointaines régions de l'ouest n'avaient été protégées que par un système de forts isolés les uns des autres, et qui étaient loin de suffire aux besoins des settlers sans cesse poursuivis par les Indiens. Pour atteindre les territoires qui produisent les métaux précieux, il fallait traverser six cents lieues de prairies et de plaines et combattre en chemin toute espèce d'ennemis, de sorte que la colonisation était tenue constamment en échec, et d'incalculables sources de richesses étaient perdues. Les hommes avancés songeaient bien à un chemin de fer et au télégraphe, mais allez donc faire un chemin de fer à travers tout un continent presque désert, au milieu de difficultés jugées insurmontables par les esprits posés, ces sages qui, dans tous les temps, ont servi de bornes pour attacher les chevaux du progrès.

"Quoi! vous voulez construire neuf cents lieues de voie ferrée à peu près dans le vide! Et on trouvera-vous les moyens pour cela? Qui voudra courir de pareils risques? Qui profiterait-on? Comment traverserez-vous les Sierras Nevadas, les Rocheuses, la chaîne des "Humboldt"!"

Voilà comment raisonnaient les hommes sérieux, les gens de bon sens qui apprécient les situations toutes faites, mais ne voient pas comment on peut en créer de nouvelles.

Cependant, le besoin devenait de plus en plus impérieux et le nombre des esprits hardis qui réclamaient un chemin de fer transcontinental, augmentait tellement que le Congrès était comme assiégé, et la clameur publique devenait presque menaçante. Il fallait tout de suite, avant de se lancer dans une entreprise si pleine de hasards, quelque raison décisive, quelque nécessité tellement urgente, tellement pré-éminente, que le gouvernement fût forcé d'agir. C'est la guerre civile, malheureusement, qui amena cette nécessité.

La Californie, reléguée à l'extrême ouest, bien plus à portée des Etats du Sud en révolte que ceux du Nord, et pour ainsi dire abandonnée, penchait déjà, malgré la loyauté de son peuple, vers la séparation, et l'on parlait d'un troisième démembrement de l'Union américaine qui comprendrait plusieurs Etats et Territoires voisins. En face de ce danger nouveau, aussi terrible qu'imprévu, les sages comprirent enfin la nécessité de relier la côte du Pacifique avec les Etats de l'Est afin de pouvoir lui porter des secours rapides et soutenir sa fidélité. C'est alors, et alors seulement, qu'une charte fut accordée pour la construction d'un chemin de fer transcontinental. Le 1er juillet 1852, le président Lincoln sanctionna un acte passé par le Congrès à cet effet, et le gouvernement s'engagea à prêter à l'entreprise tout l'appui nécessaire.

Cet appui consistait en octrois de terres par sections à ternatives de vingt milles sur chaque côté de la ligne, équivalant à 12 800 acres par mille. Deux Compagnies s'étaient formées, la *Central Pacific* et la *Union Pacific*, et toutes deux recrutaient une étendue de terres comprenant à peu près vingt-trois millions d'acres. Le gouvernement n'émettait en outre des bons pour trente ans à six pour cent d'intérêt, dont le produit réel était donné aux compagnies seize mille, trente-deux mille, et quarante-huit mille dollars par mille de construction, suivant les difficultés de terrain que présentaient les différentes régions que la ligne devait traverser.

Cette émission de bons atteignait le chiffre énorme de cinquante-trois millions cent vingt-deux mille dollars, et ce n'était pas tout; le gouvernement garantissait en ore l'intérêt d'un égal montant de bons émis par les deux compagnies. En s'engageant pour un montant aussi énorme, le gouvernement était loin encore de se considérer comme créancier, mais bien plutôt comme débiteur; c'était pour lui non seulement une nécessité militaire et politique absolue, mais encore en quelque sorte une spéculation comme on peut le démontrer par quelques faits. Qu'était-ce que cent millions pour relier ensemble les deux lignes de côtes du continent américain et livrer le

vaste espace intermédiaire à une colonisation désormais assurée, rapide et productive ? Le service public, sur cette immense étendue, coûtait autrefois huit millions par année au gouvernement américain, et cette somme allait toujours en augmentant, tandis qu'aujourd'hui le gouvernement n'a à payer que l'intérêt de ses bons qui s'élèvent à trois millions neuf cent mille dollars, et la subvention des compagnies qui comprend un million cent soixante-quatre mille dollars.

Ce calcul, purement matériel, est indépendant de toutes les considérations de premier ordre qui s'attachent à l'exécution d'une aussi gigantesque entreprise.

Il faudrait tenir compte aussi du grand nombre d'existences et de propriétés détruites par les Indiens antérieurement à la construction du chemin de fer, du montant considérable d'indemnités que le gouvernement payait tous les ans à ses employés sur les plaines, chaque fois que les Indiens causaient quelque dommage à leurs propriétés, des incalculables avantages que le transport des maïs, le fret et les passagers retirent du chemin de fer ; il faut songer aussi que tout l'intérieur d'un continent, autrefois ravagé par les Indiens, a maintenant un passage facile et sûr, que les terres publiques en ont retiré une augmentation considérable de valeur, que les mines ont pris un développement prodigieux, et que la distance entre le Pacifique et l'Atlantique se trouve diminuée de près de vingt jours. Rappelons aussi que le chemin de fer ne devait être livré qu'en 1876, et c'est le 10 mai 1869, que le public en a pris possession, ce qui a sauvé au gouvernement sept années de dépenses qui ne peuvent pas être évaluées à moins de vingt millions de dollars, outre l'intérêt payable sur les bons pendant ces sept années.

Les états et territoires, situés dans le voisinage de la ligne transcontinentale, ne contenaient en 1860 qu'une population de cinq cent cinquante mille âmes, deux cent trente deux milles de télégraphe et trente-deux milles de chemin de fer. En 1870, il y avait onze cent mille âmes, treize mille milles de télégraphe et quatre mille deux cents milles de chemins de fer qui, avec les lignes adjacentes, représentaient le capital énorme de trois cents soixante-quatre millions de dollars. C'était, il y a quelques années à peine, le désert où mugissaient et ondulait d'innombrables troupeaux de buffles, où les sauvages, cachés dans les gorges et les ravines, se précipitaient à l'improviste sur les groupes isolés d'émigrants et les massacraient sans pitié ; aujourd'hui, c'est la civilisation, triomphante et tranquille, qui s'avance dans la vaste solitude et la peuple à chaque pas en regardant fuir au loin devant elle tous les ennemis qui, jadis, en faisaient la terreur.

Il faut que cette fuite ait été rapide, car il n'y a plus trace aujourd'hui de ces terribles Indiens qui, tantôt guettaient les convois d'émigrants sur la route, tantôt mettaient à sac leurs villages naissants ; ils ont disparu ou plutôt fondu sans retour, et la vie des plaines n'offre plus rien de cet attrait formidable qui a si longtemps nourri l'imagination des romanciers. On peut voir encore les attelages primitifs des *settlers*, formés de grandes charrettes couvertes et de deux paires de bœufs, s'acheminer lentement dans les différentes routes qui rayonnent de chaque côté du chemin de fer jusqu'aux établissements les plus reculés, mais on ne voit plus d'Indiens que des misérables, dégénérés, sordides, restes avilis de tribus guerrières, hommes et femmes, qui viennent eux-mêmes prendre le train ou mendier à l'approche des voyageurs. Ils n'ont pas conservé la plus légère teinte de cette poésie qui accompagne toujours la ruine, quelque lamentable qu'elle soit ; leur déchéance est hideuse et leur aspect repoussant ; ils sont tombés sans transition de l'état barbare dans l'abrutissement abject, et l'on se sent incapable de les plaindre en oubliant de suite ce qu'ils ont pu avoir autrefois de fierté et de liberté.

Quant aux buffles, ils ne sont plus aussi qu'à l'état de souvenir ; on ne trouve pas même de voyageurs qui se rappellent en avoir vu sur le parcours de la ligne. Quelquefois un troupeau de bête-à-cornes paissant en liberté s'avise de traverser la voie ; alors tout le monde regarde, le train ralentit et le sifflet de la locomotive fait rage afin de jeter quelque effroi dans les rangs de ces passants intempêtes, mais rien ne peut les émouvoir ni changer leur allure ; ils restent jusqu'à ce qu'on arrive sur eux, et alors lentement, un à un, ils défilent, comme s'ils avaient la conscience de narguer la supériorité humaine. Peut-être l'ont-ils... c'est encore curieux ; la bête-à-cornes ayant des dérisions, c'est assez fantasque et assez inattendu pour faire rêver ! Toujours est-il qu'il faut les attendre, et cela, pour cinq, dix, ou même quinze minutes, suivant leur bonne volonté ; or, la bonne volonté d'un bœuf, c'est tout ce qu'il y a de plus posé, de plus impassible, de plus méthodique. Que l'homme soit obligé de la subir, cela paraîtrait irritant ; mais les passagers du Pacifique sont reconnaissants de toutes les distractions, même de celles qui les retardent. Une centaine de bœufs, marchant l'un derrière l'autre, insensibles aux mugissements furibonds d'une locomotive, c'est un spectacle ! Et puis, on croit leur trouver un certain air sauvage ; il est impossible d'habiter ainsi la plaine immense en qualité de bœuf sans finir à la longue par avoir quelque chose de farouche, au moins dans le regard... mais c'est une illusion ; la bête-à-cornes domestique ne se transforme pas, et c'est en vain que l'œil avide du voyageur cherche sur elle la bosse poilue du buffle qui lui donnerait tant de jouissances !

Quand le troupeau a fini de passer, c'est au tour du train qui reprend son allure, lente, aussi, oui, bien lente, car il semble que tout est calculé sur cette maudite route pour que le désespoir ait le temps de mûrir dans le sein des voyageurs. Le chemin de fer du Pacifique ne fait pas plus de dix-huit à vingt milles à l'heure, depuis Omaha jusqu'à Sacramento, en Californie, une distance de sept cent soixante lieues.

Il ne suffit pas d'être un chemin de fer pour aller vite, il faut être plusieurs chemins de fer, j'entends qu'il faut la concurrence qui est toujours un surcroît de vapeur et qui fait redoubler de vitesse. Le chemin de fer du Pacifique étant la seule ligne qui traverse le continent, il le fait comme bon lui semble ; le premier point est de ménager autant que possible la machine et les ressorts et les roues, le second point est de rendre les passagers à destination. Qu'on mette pour cela trente à quarante heures de plus, c'est secondaire ; si le voyageur a un surcroît d'enervement et d'irritation, cela ne regarde pas la compagnie ; on lui offrira comme consolation une ponctualité rigoureuse dans les heures d'arrivée et de départ.

En effet, sur cette interminable route, je ne me rappelle pas que le train ait été en retard de cinq minutes à aucun des nombreux endroits où il s'arrête. Ces endroits se représentent à peu près tous les huit, dix ou douze milles ; ce sont en général de petits villages assis dans le sable sans un arbre, sans un ruisseau, et dont les trois quarts des maisons sont des saloons, expression adoucie pour *bars*, et l'autre quart des magasins de provisions, d'épicerie et de tous les objets de première nécessité ; ce sont autant de petits centres d'alimentation pour les *settlers*

qui parcourent les plaines et pour les passagers de la ligne. Les Allemands forment la plus grande partie de la population de ces villages presque tous nouveaux ; les Canadiens n'y ont pas encore pénétré, c'est trop loin ; et, comme il est entendu que nos compatriotes qui ont émigré aux Etats-Unis ne demandent qu'à revenir en Canada, ils veulent rester à portée pour pouvoir répondre au premier appel du gouvernement.

Toutes les six ou sept heures on arrive à une station plus considérable que les autres où les passagers ont vingt minutes pour prendre un repas. Ils se précipitent comme ils peuvent, ayant perdu en grande partie l'habitude du mouvement. Voici le restaurant de la gare à une piastre, et, de l'autre côté, trois ou quatre cabanons où vous aurez du blé-d'Inde sous toutes les formes, des tartes aux myrtes qui sont myrtes au-delà de toute expression, des semelles d'émigrants qui se déguisent en vain sous le nom de biftecks, des éclats de bombes sous le nom de gâteaux, tout cela pour le prix de cinquante cents, ce qui représente un prix réduit. Ces petits restaurants, qui font concurrence au pompeux restaurant de la gare, sont pour les voyageurs désespérés, ou ceux qui ont beaucoup d'espoir en l'avenir, et qui, en attendant, ménagent le présent. Ils débutez toujours, à l'arrivée des trains, par faire un carillon de tous les diables, tandis que le restaurant de la gare, solennel et superbe, fait retentir une grosse cloche unique qu'on entend cinq minutes d'avance. Vous entrez ; sept ou huit nègres sont déjà au pas gymnastique pour vous offrir un siège et étaler devant vous une myriade de petits plats qui sont, pour les trois-quarts, des variétés de maïs, des condiments et des desserts poivrés qui ont le goût de moutarde sèche. Quand il ne reste plus que cinq minutes pour le départ du train, on vous apporte la viande ; vous engouffrez la tarte avec le poivre, la côtelette et le maïs, le saucisson et les confitures ; il se forme au dedans de vous une boule de ciment sur laquelle vous précipitez une tasse de café qui la met en fermentation. Sortant de là, votre estomac est ou paralysé, ou en ébullition ; vous éprouvez un besoin furieux du trépied, mais la grosse cloche retentit de nouveau, et, à la course, vous rentrez dans la prison flottante. Si vous ne descendez ni au restaurant de la gare, ni aux cabanons voisins, vous aurez la chance d'attraper, à quelques rares stations, une tasse de café ou un verre de lait, que vous servirez, à l'arrivée, des petites filles ou des petits garçons qui font aussi, eux, leur concurrence. Prenez-en ; ce café sera toujours très-bon et très-chaud, il ne vous coûtera que six cents, et le lait sera aussi riche, aussi pur que votre soif est intense. Du reste, sur toute la route du Pacifique, en quelque endroit que vous vous arrêtez, vous aurez toujours du café excellent, c'est une spécialité du désert, mais cette spécialité devient elle-même monotone, et vous en êtes énérvé alors même que vous commenterez à en jouir.

(A continuer)

SUR LES BORDS DU ST. LAURENT

Majestueux et fier comme un roi qui s'avance,
Dans des bords enchanteurs marche le St. Laurent ;
Et sans cesse admiré, vers son but il s'élance,
Laisant flotter le bruit de son flot murmurant.

Vallons, ruisseaux ou champs, montagnes ou prairies,
Il laisse tout passer comme un grand oublieux,
Arrachant quelquefois à ses rives fleuries
Des souvenirs vivants qu'il cache à tous les yeux.

Lorsque le jour paraît à l'horizon d'opale,
J'aime à venir causer avec tes grands frissons,
Et j'aime à respirer la brise matinale
Qui voltige gaiement à travers les buissons.

Devant moi, le soleil prenant sa course altière
Projette sa clarté miroitant sur les eaux,
Et, m'inondant d'un flot de joie et de lumière,
Réveille le zéphir, les fleurs et les oiseaux.

Un charme indéfini s'empare de mon âme,
Je laisse mon esprit flotter dans l'incertain ;
Il court, il va, s'avance et recule, et s'enflamme,
En s'oubliant parfois dans l'air pur du matin.

Je t'interroge alors, fleuve qui toujours changes,
Mon cœur semble chercher à rencontrer ton cœur ;
Tu me parles, j'entends tes murmures étranges
Qui réveillent en moi des échos de bonheur.

Le Passé m'apparaît !... Fantôme de moi-même,
Reflet d'un temps heureux plein d'objets parfumés,
Ombre d'anciens plaisirs et de tout ce qu'on aime,
M'apportes-tu l'oubli de souvenirs aimés ?

Fertiliseras-tu de ta chaleur puissante,
Ce cœur brisé trop tôt par un cruel effort,
Et me laisseras-tu choisir la Foi naissante,
Pour me guider, enfin, et me conduire au port ?

Ouvre ton voile, Espoir, que je te reconnaisse :
Je te vis autrefois, près de moi supplier ;
Laisse-moi dans tes bras parler encor d'ivresse
Une dernière fois, avant que d'oublier.

Voilà ce que j'entends, dans le bruit de tes ondes,
Fleuve qui cours brillant sous l'éclat du soleil,
Et mon esprit franchit la distance des mondes
Pour retomber inerte après ce court sommeil.

Repose-toi sans peur, ô voyageur superbe,
Je suis un étranger, mais je suis un ami ;
Et je suis près de toi comme la pierre ou l'herbe,
Que tu viens caresser de ton flot endormi.

Ne montreras-tu pas à mon âme rêveuse
Tout ce qui s'est passé sur tes bords parfumés,
Diras-tu si jamais ta course impétueuse
N'arracha de leur sein des débris consumés ?

Diras-tu, qu'autrefois, tu vis sur tes deux rives,
Le feu, la mort, le sang, des combats, des mourants,
Et qu'avec des sanglots comme des voix plaintives,
Le Canada vaincu réclamait ses enfants ?

Diras-tu les efforts de ta belle Patrie
Pour se placer au rang des grandes nations,
Pour recouvrer enfin sa liberté chérie,
Pour échapper au joug des dominations ?

Non... car muet toujours, sans lien, sans espérance,
Sans regrets, sans soucis, tu vas sous le ciel bleu,
Oubliant le Passé qui dort dans le silence
Et laissant l'Avenir entre les mains de Dieu.

GASTON WIALARD.

QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ART ET LA POESIE

"La loi de l'Art c'est la loi de la Vie.

E. HELLO.

(Suite.)

C'est peu de ses grands spectacles et de ses grands souvenirs qui suffiraient pourtant aux plus sublimes inspirations de la poésie lyrique. Israël vit dans l'avenir encore plus que dans le passé. Il attend Celui qui est l'attente des nations, l'agneau dominateur du monde, le grand Roi qui régnera sur la montagne sainte et devant lequel les nations se prosterneront dans la poussière. C'est le sentiment qui domine toute sa vie et toute sa poésie, l'âme de ses chants, la consolation de ses douleurs, le principe de sa joie. Dans les heures les plus sombres, comme aux jours de triomphe et de gloire, au milieu des sanglots funèbres de Jérémie, comme au milieu des inspirations sublimes d'Isaïe et des terribles visions d'Ezéchiel, à tous les instants de sa vie, sur les rives étrangères de l'Euphrate comme aux bords du Jourdain, Israël reposa sa tête sur cette immortelle espérance et chanta avec son prophète : "Lève-toi, Jérusalem, voici venir ta lumière." *Surge, illuminare, Jerusalem, quia venit lux tuum et gloria Domini super te vi a es.*

Certes il est impossible qu'avec de pareils souvenirs et de si grandes espérances la poésie lyrique ne s'élève pas à de sublimes hauteurs. Et en effet, c'est ici l'idéal de la poésie lyrique. Elle jaillit spontanément et à flots intrisables de l'âme émue du poète, comme l'onde du rocher à la voix de Moïse ; et tous les peuples et tous les siècles y viendront rafraîchir et enivrer leurs âmes.

Le premier caractère de la poésie hébraïque, c'est qu'elle n'est pas sublime seulement par intervalles, comme la poésie profane : elle l'est habituellement. Le sublime est son élément. Elle vit sur les hauteurs, et ses sentiments et son langage répondent à l'élévation de ses idées. C'est le caractère de Moïse et de David, d'Isaïe et de Jérémie, de tous les cantiques et de toute cette poésie lyrique qui débordent non-seulement dans les Psaumes et les Prophéties, mais dans tous les livres de l'Ancien Testament, depuis la Genèse jusqu'au dernier livre des Machabées.

Moïse n'est pas seulement le plus grand législateur et le plus grand historien du monde ; il est l'un des plus grands poètes lyriques. Sans parler de ce sublime cantique du Deutéronome, si simple et si gracieux dans son élévation, qui rappelle au peuple d'Israël les bienfaits de son Dieu et ses propres ingratitude, et descend sur son âme "comme la rosée sur l'herbe, et la pluie sur le gazon" ; quel chant de victoire peut-on comparer au cantique de Moïse que chantaient avec lui les fils d'Israël après le passage de la Mer-Rouge ! Tout dénouillé qu'il est des charmes de l'harmonie et des ornements de sa langue originale, tout affaibli qu'il a été dans une suite de traductions, on y sent frémir encore ce feu de l'enthousiasme que trois mille ans n'ont pu éteindre et que le génie moderne est impuissant à reproduire. On voit se lever le Seigneur comme un guerrier, et au souffle de ses narines les flots s'amoncellent comme des murailles ; l'ennemi tombe au fond des eaux comme la pierre et descendre comme un plomb sous les vagues houleuses ; Israël tout entier, après avoir passé à pied sec au milieu de la Mer-Rouge, le visage tourné vers l'Egypte et les flots qui ont englouti son armée et son roi ; on entend les six cent mille voix qui chantent avec Moïse l'hymne du triomphe et de la délivrance : "Que le Seigneur règne durant les siècles, sur les siècles et par de-là ! Car le cheval de Pharaon, avec ses chariots et ses cavaliers est entré dans la mer, et le Seigneur a ramené les flots sur leurs têtes ; mais les enfants d'Israël ont traversé à pied sec au milieu de la mer."

Jamais la poésie profane n'approche de cette grandeur et de cette simplicité sublime.

Que de chants de la lyre hébraïque égalent le cantique de Moïse et le surpassent peut-être sans lui ressembler.

Ici c'est Déborah, prophétesse et guerrière, qui s'est levée comme une mère en Israël ; elle chante la victoire qu'elle a remportée sur les ennemis de son peuple, et jamais le sublime de la confiance en Dieu n'a mieux paru que dans ce chant de reconnaissance et de triomphe.

Plus loin c'est Judith, la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de son peuple, le rempart de Bethulie ; elle revient du camp des ennemis portant dans la main la tête de leur chef et célèbre dans un sublime enthousiasme le Seigneur qui a livré le puissant Holopherne entre les mains d'une femme.

Plus tard encore Isaïe surpassera ces sublimes modèles dans la plus longue et peut-être la plus belle de toutes les odes hébraïques, la prophétie sur la chute de Babylone. Jamais la poésie orientale n'a déployé cette ampleur et cette abondance de développements qu'on retrouve souvent dans le plus grand des prophètes. D'ordinaire l'ode hébraïque est courte parce que le sublime ne dure pas. Le sublime n'est qu'un éclair qui passe. C'est une extase de l'esprit. Or un homme en extase ne s'amuse pas à développer des idées ou des sentiments, s'il parle, il entre dans son langage moins de mots que de silence. Isaïe semble une exception à cette loi ordinaire de l'esprit humain. Les prophéties sont de longues extases qu'il décrit dans un langage toujours sublime, et cependant toujours va lié. C'est un immense tableau que domine toujours la figure de Jehovah, le Dieu des armées, et la parole enflammée du prophète n'en révèle pas seulement le majestueux ensemble, elle en fait ressortir toutes les parties dans une éblouissante lumière.

On chercherait vainement dans l'antiquité profane et dans les temps modernes quelque chose qui approche, même de loin, de cette inspiration et de cette poésie, toujours sublime et toujours simple, toujours incomparable dans la terreur comme dans la joie, dans les malédictions comme dans l'extase et la tendresse ; soit qu'elle raconte les épouvantes des ennemis de Dieu, la chute de Babylone et la désolation d'Israël en proie à la colère du Dieu vivant ; soit qu'elle chante le triomphe et la joie de Jérusalem ressuscitée, la lumière céleste qui couronne son front rayonnant de jeunesse et de beauté, le roi qui vient à elle plein de majesté, de douceur et de grâce, les déserts qui fleurissent sur son passage, les nations qui marchent à sa lumière vers la maison du Dieu de Jacob ; soit qu'elle célèbre la grandeur ou la tendresse de ce Dieu qui suspend à ses doigts la masse de la terre, devant qui toutes les nations sont comme si

elles n'étaient pas, et qui grave dans son cœur et écrit sur ses mains le nom de ses enfants pour ne les oublier jamais ; soit qu'enfin elle soupire les regrets et les touchantes prières d'Ézéchias, dont la vie à peine commencée est coupée comme la trame par le tisserand, enlevée et roulée loin de lui comme la tente d'un pasteur.

Un seul homme peut être comparé à Isaïe qu'il surpasse non pas l'inspiration ou la sublimité du génie, mais par la variété des sentiments et des sujets qu'il a chantés : c'est David.

La poésie de David n'est pas plus divine que celle d'Isaïe ; mais elle est plus humaine, parce qu'elle a mieux exprimée tous les sentiments et toutes les aspirations du cœur de l'homme. La poésie d'Isaïe est constamment religieuse et nationale : quand le poète a vu descendre dans le temple la majesté d'Adonaï le Dieu de gloire et que le séraphin a purifié ses livres avec un charbon ardent, il impose silence au ciel et à la terre, et il ne fait plus qu'annoncer les justices ou les miséricordes de Dieu. Son cœur est tout entier à son Dieu dont il répète les paroles, à sa patrie dont il prédit sans cesse l'abaissement ou la résurrection : on n'entend dans ses chants que la voix du prophète et du juif ; la voix de l'homme se fait rarement entendre. David sans doute n'a pas négligé ces grandes sources d'inspirations pour la poésie lyrique. Jérusalem et Jehovah sont présents dans tous ses cantiques ; mais dans ses hymnes religieux et patriotiques on entend toujours parler le cœur de l'homme, tous les soupirs, toutes les larmes, toutes les prières, toutes les effusions qu'y forment tour à tour la douleur et la joie.

La poésie d'Isaïe s'inspire des crimes présents et des grands spectacles de l'avenir. Celle de David s'inspire des grands souvenirs et des espérances divines, des solennités religieuses qui renouvellent sa mémoire des bienfaits de Dieu, de toutes les émotions de son âme dans une vie fiévreuse en gloire et en malheurs. C'est la poésie du passé et la poésie du sentiment. C'est là ce qui distingue David de tous les poètes de sa nation ; c'est le plus intime de tous, celui qui parle le mieux à l'âme dans toutes les circonstances de la vie.

Aucun poète n'a exprimé comme David tous les gémissements de l'âme exilée dans la vallée des larmes, et toutes les consolations qui rayonnent du ciel dans le cœur de l'homme, cette longue suite d'abaissements, de misères, de joies et de transports qui forme la vie humaine. Aucun n'a peint mieux que lui cette sérénité qui illumine au-dedans l'âme du juste et l'enveloppe comme d'un vêtement de paix et de bonheur. Aucun surtout n'a chanté comme lui le douleur et le brisement de l'âme au souvenir de ses fautes et ses transports d'amour pour Dieu. C'est que tous les Psaumes de David sont des prières.

De là un des caractères distinctifs de la poésie de David, l'onctuosité qui est le langage suave d'une bonté toute céleste et divine. Ses lèvres sont comme un rayon de miel et ses paroles sont douces à l'âme comme une huile mêlée de parfums. Qui a chanté comme elles des douce joies de l'amitié fraternelle ?

« Oh ! qu'elles sont bonnes et suaves les joies de l'union fraternelle ! Elles sont comme cet excellent parfum qui fat répandu sur la tête d'Aaron et descendit sur sa barbe et les bords de son vêtement : comme la rosée d'Hermon qui descendit sur la colline de Sion. »

Qui a pleuré comme David la mort d'un fils ou d'un ami ? « Montagnes de Gelboé, que ni la pluie ni la rosée ne descendent plus sur vous ! Je pleure sur toi, Jonathas, mon frère, plus aimable que la plus belle des femmes ; je t'aimais comme une mère aime son fils unique. »

Qui a chanté comme lui la mélancolie et la tristesse déchirante de l'âme qui se sent loin de Dieu et abandonnée des hommes ?

« Comme le cerf soupire après les sources d'eau vive, son âme a soif du Dieu vivant ; jour et nuit il dévore le pain des larmes, pendant qu'on lui dit sans cesse : 'Où est ton Dieu ?' Le cœur brisé par la tristesse, il se rappelle le temps où il se rendait à travers la foule dans la maison du Seigneur, au milieu des transports d'un peuple en fête. Et se parlant à lui-même : 'Pourquoi, ô mon âme ! te laisses-tu abattre ? pou quoi me troubles-tu ? Espère au Seigneur, car je le louerai, lui, mon Sauveur et mon Dieu. — Mon âme s'attriste quand je porte mes souvenirs vers toi, de la terre du Jourdain et d'Hermon, de la montagne Zoar. Un abîme appelle un autre abîme : au bruit de tes tempêtes tous les flots, toutes les vagues ont passé sur moi. — Durant le jour Jehovah m'accablait de sa faveur, et la nuit je chantais ; maintenant j'implore le Dieu qui me fait vivre et je dis au Seigneur : 'O mon rocher ! pourquoi m'oublies-tu ? Pourquoi marché-je dans le deuil sous l'oppression d'un ennemi ? La mort est dans mes os quand mes rivaux m'insultent, quand ils me disent sans cesse : 'Où est ton Dieu ? — Pourquoi ô mon âme ! te laisses-tu abattre ? pourquoi me troubles-tu ? Espère au Seigneur, car je le louerai encore, etc.' »

Les plus hautes et les plus tendres inspirations du génie de David sont en germes dans cette ode sublime : l'amour des solennités saintes, l'amour de Dieu et les émotions les plus intimes de l'âme. Tous ces sentiments s'épanchent comme toujours dans une admirable prière. David prie toujours ; mais sa prière n'est jamais la même : c'est tout à tour un hymne d'actions de grâces au souvenir des bienfaits de Dieu pour lui ou pour son peuple, d'enthousiasme et d'admiration à la vue des beautés de la nature, un chant de joie et d'allégresse au milieu des cérémonies saintes du temple, l'épanchement d'une joie naïve et simple, une larme du cœur blessé par les douleurs de la vie, un soupir de l'âme enivrée d'un céleste amour ou brisée par le repentir.

Avec David l'ode hébraïque a donc chanté tout ce qu'il est donné à l'homme de chanter, et dans tous les sujets elle est incomparable. Elle offre tous les types de la poésie lyrique, la joie naïve et pure, la douceur gracieuse, la sérénité et le calme dans l'élevation, le sublime dans ses éclats et sa magnificence. Sur les cent cinquante psaumes dont les deux tiers sont de David, il n'y en a pas un seul qui ne soit un inimitable chef-d'œuvre infiniment au-dessus de toute poésie profane.

« Nul autre que David n'a mieux prié, écrivait le P. Lacordaire, nul autre, préparé par plus de malheurs et plus de gloire, par plus de vicissitudes et plus de paix, n'a mieux chanté la foi de tous les âges et pleuré les fautes de tous les hommes. Il est le père de l'harmonie surnaturelle, le musicien de l'éternité dans les tristesses du temps, et sa voix se prête à qui la veut pour gémir, pour invoquer, pour intercédier, pour louer, pour adorer. . . . Il n'y a pas dans la vie de l'homme un péril, une joie, une amertume, un abattement, une ardeur, pas un

usage, pas un soleil qui ne soit en David et que sa harpe n'émeut pour en faire un don de Dieu et un souffle d'immortalité. »

David n'a pas seulement fait des odes, il a fait des élégies, c'est-à-dire, des odes où le sentiment de la tristesse et de la douleur domine. L'élégie n'est en réalité qu'une des variétés de l'ode. Elle chante soit les malheurs privés, soit les douleurs d'un peuple, soit les infortunes de tous les hommes. La poésie hébraïque a traité tous ces sujets, et toujours avec la même supériorité. David a été le chanter des douleurs personnelles. Il est impossible de mieux peindre tous les déchirements du cœur, l'abattement d'une âme en proie à la fois à mille sentiments divers, à la tristesse, au désespoir, à la confiance, au désespoir et qui finit par mettre son espérance en Dieu.

Bien des Psaumes sont aussi consacrés à chanter les douleurs d'Israël : mais le grand poète élégiaque de Jérusalem, celui qui a égalé les larmes et les gémissements à ses infortunes et à ses douleurs, c'est Jérémie. Les *Lamentations* sont un chef-d'œuvre unique. Le sujet de ces poèmes, c'est la ruine de Jérusalem et du temple, le renversement du trône de Juda, et l'extermination du peuple juif ; jamais l'âme humaine n'a été épanchée en plaintes plus déchirantes. Jamais aucun poète n'a pleuré comme Jérémie, les douleurs de sa patrie, veuve de sa gloire, désolée, assise dans la poussière, pleurant dans la nuit et laissant couler sur ses joues ses larmes qu'aucune main amie ne vient sécher. Jamais on n'a fait dans un langage plus saisissant une plus navrante peinture de la désolation d'une cité autrefois la reine des nations, aujourd'hui solitaire et abandonnée, qui n'a que des larmes à donner aux petits enfants qui lui demandent du pain. Aussi Jérémie a-t-il prêté des gémissements à toutes les grandes infortunes et des larmes à toutes les grandes douleurs.

Job a été le chanter des misères humaines. Le plus éprouvé et le plus malheureux des hommes, c'est lui qui a le mieux parlé des douleurs inséparables de la vie. Les prophètes pleurent sur Jérusalem abandonnée du Dieu des nations ; David sur lui-même en proie à toutes les injustices et les persécutions des hommes, à la colère de Dieu ou au remords de ses propres fautes ; Job a pleuré sur les malheurs de tous les hommes, sur les misères et les fragilités de la vie humaine. Les plaintes sont à la hauteur du sujet.

Telle fut donc la poésie lyrique des Hébreux : poésie des grands souvenirs et des grandes espérances, la plus religieuse et la plus patriotique, la plus divine et la plus humaine, la plus universelle et la plus intime de toutes les poésies. Elle a chanté tous les bons sentiments, toutes les émotions de l'âme, depuis les joies saintes et pieuses de l'amitié et les plus touchantes et les plus suaves effusions de l'amour humain, jusqu'aux plus sublimes extases de l'amour divin. Le *Cantique des Cantiques* exprime à la fois les sentiments les plus ardents et les plus tendres. Ce chant de tendresse et de douceur, le plus suave qui soit tombé des lèvres de Dieu, est un chef-d'œuvre de grâce, de sensibilité et de richesse. Les *Lamentations* de Jérémie ont des larmes et des sanglots pour les douleurs de tous les âges et de tous les hommes. Moïse, Débora, Judith, chantent dans un enthousiasme vif et rapide les grands événements qui émeuvent l'imagination d'Israël. Isaïe et les autres prophètes célèbrent les justices et les miséricordes de Dieu pour l'avenir. Enfin David au milieu des splendeurs du trône ou des solennités saintes, dans le désert où le poursuit Saül, sur le mont des Oliviers où le chasse la révolte de son fils et de son peuple ; au milieu des douces joies de la famille et de la patrie, au jour du mariage et du couronnement de son fils Salomon, au milieu des douleurs et des déchirements du repentir, dans les heures d'abattement et de tristesse qui dévorent la fleur de son âme, comme dans ses brûlantes extases, au pied du Saint des Saints, et le soir dans ses contemplations au milieu des splendeurs de la nature, toujours, l'âme pleine de son Dieu, s'épanche avec lui dans une continuelle et sublime prière. Et quand cette poésie n'eût pas été faite pour être chantée dans les fêtes religieuses et nationales, quand elles n'eussent pas retenti jour et nuit dans le plus beau temple du monde au milieu des splendeurs d'une immense harmonie, à travers les parfums de la rose et la fumée de l'encens, elle serait encore la plus belle et la plus délicieuse des poésies lyriques, un suave épanchement de l'âme où débore le plus sublime des sentiments, l'amour de Dieu, dans le plus touchant et le plus sublime langage donné à l'homme, la poésie.

DE LA POÉSIE LYRIQUE CHEZ LES GRECS.

Nous ne retrouverons pas dans l'ode grecque le vol sublime, la sérénité divine, la grâce noble et majestueuse, les suaves et purs épanchements du cœur humain, l'expression parfaite de tous les sentiments de l'âme remuée à la fois par le souvenir de la terre et du ciel. Chez les Hébreux la religion divine avait inspiré une poésie divine. Chez les Grecs la poésie fit la religion. Rien d'étonnant que la foi religieuse des Grecs n'ait inspiré aucun chef-d'œuvre.

On a cru longtemps que le paganisme est inséparable de la poésie. Cependant rien n'est moins poétique que le paganisme. Il n'a pas inspiré une seule grande œuvre poétique. S'il y a des chefs-d'œuvre dans l'antiquité, ils n'ont certainement pas dû leurs beautés aux inspirations religieuses de leurs temps, mais à ce trésor de beauté morale et de bonté que Dieu a mis au cœur de l'homme et que le paganisme n'a pu épuiser entièrement. Et comment une religion sans foi, sans espérance et sans amour aurait-elle pu faire jaillir dans l'âme la source divine de l'enthousiasme ? Nous avons bien des hymnes attribués à Homère et qui chantent quelques-uns des dieux inventés par l'imagination et les vices des Grecs. Mais on n'y retrouve nullement l'enthousiasme de la foi et de la piété, l'amour de la divinité et ces sublimes entretiens avec elle, ces touchantes effusions de la prière qui font l'originalité et la beauté de la poésie hébraïque. L'amour de Dieu est un sentiment inconnu en dehors du christianisme et du judaïsme. Les poètes anciens ont des peintures magnifiques de la puissance et de la grandeur de la divinité ; mais ils n'ont pour elle ni un soupir ni une larme. Ils ne l'aiment pas, ils ne croient pas en être aimés. Le paganisme est une religion sans amour, par conséquent sans poésie.

Mais s'il n'y avait pas de poésie dans le paganisme, il y en avait dans le ciel pur et resplendissant de la Grèce, dans la riche et gracieuse nature de cette terre enchantée. Il y en avait dans le cœur de ces petits peuples qui chacun à son tour dominait la Grèce et faisait trembler l'Asie ; car ils aimaient

passionnément cette patrie belle et glorieuse entre toutes. Il y en avait dans ces imaginations brillantes, dans ces âmes impressionnables qui vivaient au milieu des séductions et des charmes de la société la plus gracieuse et la plus libre, livrée à tous les enchantements de l'esprit et des sens.

Toutefois nous ne rencontrerons pas des hymnes enthousiastes inspirés par les grands spectacles de la nature. Les anciens ont aimé la nature ; ils en ont parlé avec une simplicité naïve et pleine de charmes ; mais ils n'ont pas compris sa plus sublime beauté, ils n'y ont pas vu le langage de Dieu à l'homme. C'est pourquoi les anciens créaient partout des naïades et des nymphes, pour remplacer la divinité dont ils ne voyaient pas comme nous dans la nature l'universelle et invisible présence — Ils n'ont rien qui approche de près ou de loin du *Cœli enarrant gloriam Dei* et du Psaume 103 *Benedic anima mea Domine* où David chantait l'harmonie de l'ordre naturel avec l'ordre du surnaturel et les magnificences de la création.

(La suite au prochain numéro.)

A. DE ST. RÉAL.

Montréal, Juillet 1874.

NOS GRAVURES

LA POLICE DU MANITOBA

Les croquis de notre artiste, M. Henri Julien, qui accompagne le détachement de la police à cheval du Manitoba, nous arrivent tant bien que mal du fond du pays isolé que traversent les voyageurs. Au pied des montagnes de Pembina le détachement a fait une halte. M. Julien en a profité pour s'installer sur un caisson et faire un croquis de l'endroit. Cet endroit, en vérité, a l'air d'être bien loin d'ici.

L'ÉGLISE DU SACRÉ-CŒUR A PARIS

On se rappelle le grand mouvement religieux qui s'est opéré l'année dernière en France et la décision prise par les catholiques de Paris d'élever une église au Sacré-Cœur de Jésus sur les buttes Montmartre, à l'endroit même où la Commune a fait ses infâmes débuts. Le site est un des plus beaux de Paris.

INSTALLATION PROVISOIRE

Ils sont là provisoirement, comme le gouvernement actuel de la France. Quand les autres arriveront il y aura bien du dégât dans la place — encore comme en France peut être, où chiens et chats semblent se comprendre pour mettre tout sens dessus dessous.

EN OMNIBUS

Vu du dehors, l'omnibus complet paraît la plus ingénieuse des taquineries du diable. Vu du dedans, quand par un hasard heureux on est parvenu à se glisser, à s'insérer, à s'infiltrer dans la dernière place, et cela en dépit de certaines corpulences envahissantes, on s'étonne que le père des carrosses à cinq sous n'ait pas été canonisé.

L'omnibus est un petit monde où chacun entend être chez soi, prétend agir à sa guise et même avec un certain sans-gêne que souvent doit limiter le berger de ce troupeau.

Cette enfant portant son petit carton, heureuse et fière de paraître assez mûre déjà pour payer place entière, est sous ce rapport l'égal de cette respectable lectrice qui, les lunettes sur le nez, s'abîme dans la contemplation des manifestes ; de ce gandin au col cassé pensant . . . — mais non, il s'en garde bien . . . bonne tête, mais de cervelle point ; . . . — puis aussi de M. le curé, à qui tout respect humain est interdit, lisant son bréviaire, et ce monsieur dont seul le chapeau s'entrevoit et que nous cache l'avant-dernier venu, un brave ouvrier pressé de regagner sa demeure.

Mais franchement elle en abuse, cette commère grosse et réjouie, parfaitement satisfaite de se trouver au monde, aux joues rouges, rebondies et tendues à faire craindre l'explosion. . . Elle arrive de la campagne, tous ses compagnons de route le savent, et elle vient gaver de provisions sa fille et son gendre, des "bourgeois de Paris." De son gigantesque panier s'échappent des senteurs délicieuses pour certain amateur qui est là devant elle, mais abominables pour cette jeune élégante, une Parisienne pur sang ; sa tenue l'indique et aussi le fin mouchoir qui clôt délicatement ses mignonnes narines. Lui, là bas, le gros monsieur à la mine de financier, rien ne le gêne. . . en revanche il est bien gênant.

Il dort, bercé par les balancements de la voiture, et son oreiller, le gaillard, n'est autre que l'épaule d'une jeune ouvrière. Elle n'ose plus rien dire, car trois fois, d'une voix douce et timide, elle a tenté de rappeler son voisin aux bienséances. . . Mais, comme poursuivie par les spectres d'un cauchemar, la voix dolente de celui-ci a répondu chaque fois : Non. . . Je vais à l'Odéon.

LE CENTENAIRE DE PÉTRARQUE

Avignon a célébré avec éclat le 5e centenaire de Pétrarque. Nous donnons aujourd'hui le portrait de l'illustre poète, d'après le tableau de Ghirlandaio qui se trouve au Musée de Montpellier.

François Pétrarque, ou plutôt Francesco Petrarca, l'un des plus grands poètes de l'Italie, naquit le 20 juillet 1304, à Arezzo, lieu d'exil de son père, vieux gibelin de Florence et ami de Dante.

Il n'avait que dix ans, lorsque son père l'emmena dans le Comtat-Venaissin, à Avignon, puis à Carpentras. Il étudia le droit à Montpellier et à Bologne. Orphelin à vingt ans, il vint se fixer à Avignon, où il composa ses premiers vers et remplit le monde du bruit de sa passion pour Laure de Noves, épouse de Hugues de Sade. La peste qui désola Avignon, en 1339, l'obligea à se réfugier dans les vallons de Vaucluse qu'il immortalisa.

Après la mort de la belle Laure, il se fixa dans une maison de campagne à Arqua, près de Padoue, et y passa le reste de sa vie, entouré d'un petit groupe d'amis fidèles.

Le 13 juillet 1353, on le trouva mort, la tête penchée sur ses livres.

Une foule sympathique et recueillie se pressa à ses funérailles, qui furent solennelles. Un mausolée de marbre blanc fut élevé à l'auteur des *Rime* et des *Canzone* devant la porte de l'église d'Arqua.

Erudit, patient et chercheur laborieux, il n'avait cessé d'étudier les anciens, avait découvert des manus-

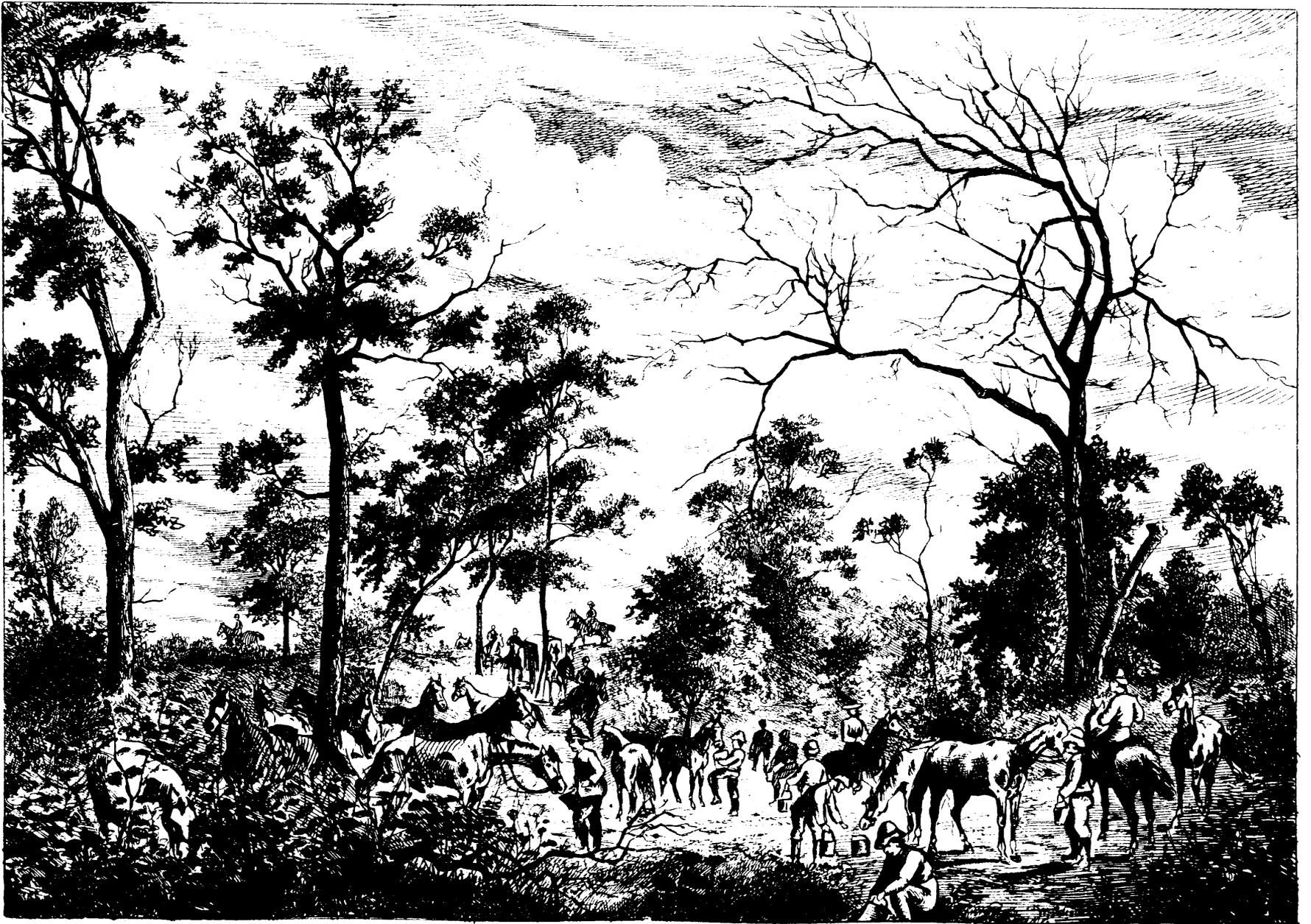


crits de Cicéron et Qui tilien, composé une vie latine des *Romains illustres*, et un poème épique (*Africa*) sur la deuxième guerre punique, qui lui valut d'être couronné au Capitole le jour de Pâques 1341. Il avait été chargé par les papes de missions en Italie, en France, à Bâle, Prague, Venise, Naples, etc.

C'est à l'âge de trente-deux ans, que Pétrarque, après avoir voyagé en France, en Allemagne, en Italie, se retira dans le magnifique vallon de Vaucluse, et dans lequel on entre en suivant les méandres de la Sorgue, rivière qui s'échappe en masse énorme de la mystérieuse fontaine. Bientôt on se trouve au milieu de gorges profondes et sinueuses, de rocs aux formes les plus étranges. Au nord est situé le *Val obscur*, où plus d'un meurtre fut commis, et les abîmes insondables de la caverne de l'*Aven*. A l'est, dans la gorge qui contourne le gigantesque rocher d'où s'élanche la source célèbre, on rencontre la *fontaine de l'Oulle*. La maison de Pétrarque se trouvait au pied du rocher. Il existe encore un vestige de tourelle de cette maison, et la souche cinq fois séculaire et vigoureuse d'un des nombreux lauriers qui l'embellissaient.

C'est dans cette maisonnette que Pétrarque recevait les visites de toutes les illustrations de la cour d'Avignon. C'est là qu'il a composé son admirable poème dans lequel il retrace son amour en si beaux vers. On voit dans ses lettres qu'il avait planté dans son jardin des lauriers, dont le nom lui rappelait l'image de Laure.

PÉTRARQUE

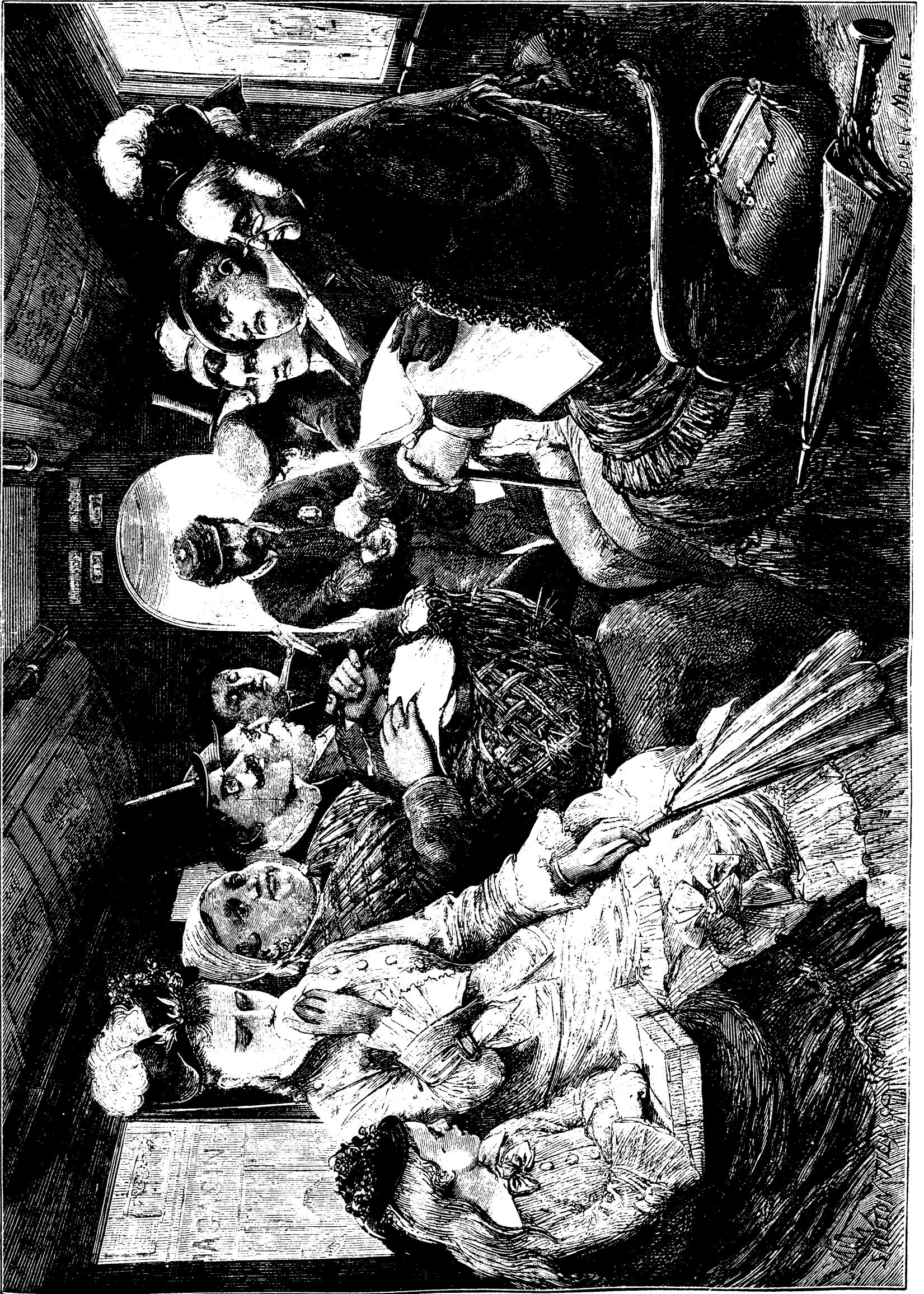


HALTE DE LA POLICE DU MANITOBA AU PIED DES MONTAGNES DE PEMBINA

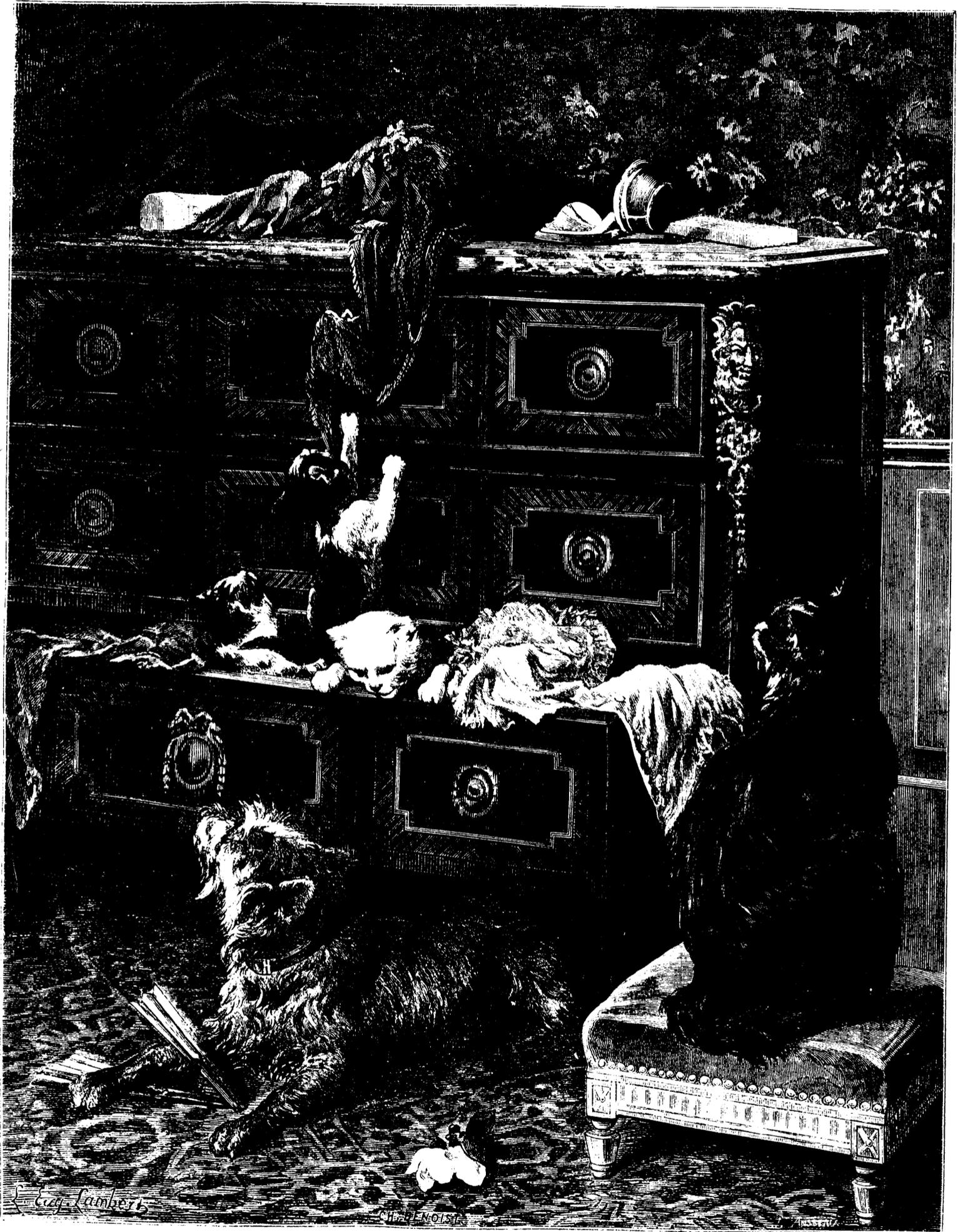
CROQUIS DE NOTRE ARTISTE, M. HENRI JULIEN



PARIS. — EMBLACEMENT DE L'ÉGLISE DU SACRÉ-CŒUR QUI DOIT ÊTRE ÉLEVÉE A MONTMARTRE. — (DESSIN DE M. INOÛ.)



L'INTERIEUR D'UN SALON DE PARIS



INSTALLATION PROVISOIRE. — D'APRES UN TABLEAU DE LAMBERT

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI 13 AOUT 1874

LA SITUATION

Durant cette semaine, les discussions de la presse ont été partagées entre le discours de M. Geoffrion à Verchères et la crise ministérielle à Québec.

Le *Nouveau Monde* s'est montré très-sévère pour M. Geoffrion et pour tout le cabinet fédéral sur la question de l'amnistie. L'honorable ministre avait dit que le gouvernement "ne peut que soumettre les faits" aux autorités impériales.

"On avouera, dit le *Nouveau Monde*, que cette démarche n'aurait rien de bien compromettant pour le ministre. Mais il faut admettre en même temps qu'une telle réserve n'a rien de rassurant pour ceux qui veulent une juste solution de cette question.

"Nous nous attendions pour notre part que l'Hon. ministre du Revenu de l'Intérieur exigerait davantage du Cabinet dont il était invité à faire partie; mais rien n'indique qu'il ait rien réclamé de plus.

"Il est vrai que d'après les paroles qu'on lui prête, l'Hon. ministre qui a été le président du comité d'enquête du Nord-Ouest, ne serait pas encore convaincu de la justice de nos réclamations en faveur de Riel et de ceux qui ont fait la lutte avec lui, puisqu'il aurait ajouté que s'il trouve dans l'enquête la preuve de l'innocence de M. Riel, il insistera pour que l'amnistie soit accordée ou il donnera sa démission.

"On peut donc conclure de là que n'étant pas convaincu de l'innocence de M. Riel et conséquemment de la légitimité des réclamations des populations de Québec et de Manitoba, M. Geoffrion n'aurait pas jugé à propos de poser, sur le règlement de cette question, aucune condition à son entrée dans le gouvernement."

L'affaire des Tanneries préoccupe de plus en plus le public, et nous constatons que d'un bout à l'autre du pays l'opinion est fortement prononcée contre le ministre Ouimet; les plus indulgents, sans se prononcer sur la nature de l'acte qu'on lui reproche, demande qu'il cède la place à des hommes nouveaux. M. Ross, président du Conseil, a donné sa démission vendredi dernier.

On attache de l'importance au fait que M. De Celles a cru, dans les circonstances actuelles, devoir se retirer de la rédaction de la *Minerve*. M. De Celles est président du Club Cartier.

OSCAR DUNN.

MANITOBA

Les extraits suivants du *Métis* donnent une idée de la situation politique de cette province :

"Enfin nous jouissons après plusieurs années de tutelle, du gouvernement responsable. Nos ministres ne seront plus les créatures du Lt-Gouverneur, mais les membres d'un cabinet, constitué par un Premier, et responsable devant la Chambre et devant le pays. Ils ont aussi cessé d'être indépendants les uns vis-à-vis des autres : la solidarité les unit désormais et ils deviennent indignes de confiance, on leur enlèvera le pouvoir dont ils auront abusé. En définitive, c'est la responsabilité du ministère envers nos représentants, et de ces derniers, envers le peuple. Il nous en a coûté beaucoup avant d'inaugurer ce régime constitutionnel, mais cela servira, sans doute, à nous le faire estimer et apprécier davantage....."

Les deux principales mesures, sont sans contredit, celles qui concernent la redistribution des collèges électoraux et l'audition des comptes. Nous ne saurions refuser d'admettre que la population anglaise l'emporte, aujourd'hui, par le nombre, sur la population française. Et par contre, il eut été difficile de lui contester le droit de demander une plus forte représentation. Ainsi, à l'avenir, la population anglaise pourra envoyer quatorze députés au Parlement, et la population française, en élira dix, ce qui rompt l'équilibre maintenu jusqu'à présent.

En réglementant la comptabilité publique, nos législateurs ont mis un terme à la proligalité et au gaspillage : du moins ils préviendront un grand nombre d'abus. Car c'est la Chambre qui aura réellement la haute main sur le coffre public, et il ne sera plus permis, à part les cas exceptionnels de dépenser au-delà des estimations. Notre dette est déjà élevée, et l'économie devient nécessaire."

NOUVELLES

Une dépêche de Québec nous annonce que M. l'amiral Thomasset et les officiers de la frégate française, *La Magicienne*, actuellement en rade de Québec, ont l'intention de visiter prochainement Montréal. Nous apprenons cette nouvelle avec plaisir.

On annonce l'apparition prochaine d'un nouveau journal illustré : il s'appellera *L'Acrobate*, et il paraît que l'affaire des Tanneries sera l'objet principal du premier numéro. Ce journal satirique comptera dans sa rédaction quelques-unes de nos meilleures plumes.

On doit demander au parlement fédéral l'incorporation d'une compagnie qui se chargera de percevoir les créances dans toutes les parties du Canada, de faire des avances d'argent sur des réclamations, etc., et de régler les affaires de faillite. Le bureau principal sera à Montréal, et le capital de \$25,000.

L'élection du comté de Provencher aura lieu le 3 septembre.

Un grand incendie a ravagé la ville de Toronto. A midi et demi, l'établissement de Wm. Adamson a pris feu, et comme la plupart des pompiers assistaient à une fête à Hamilton, ce n'est qu'une demi-heure après le commencement du feu, qu'on a pu se servir des engins. Le stock dans les remises consistait en fleur et en grain, foin, thé et autres effets. Les pertes sont évaluées à \$125,000.

Entre Portneuf et Trois-Rivières, il y a au moins 1500 hommes travaillant à la construction du chemin de fer de la rive Nord.

Le gouvernement local de Manitoba a délégué des représentants aux autorités fédérales leur demandant de commencer immédiatement l'embranchement du chemin de fer du Pacifique allant à Pembina.

M. l'abbé Chabert remercie au nom des amis de l'éducation, M. Onésime Généreux pour la contribution spontanée qu'il a bien voulu faire en argent et en effets d'une utilité immédiate, en faveur de l'École des Beaux Arts et Métiers. Il serait à désirer que tous ceux qui le peuvent, voulussent bien songer que l'école si généreusement fondée et dirigée par M. l'abbé Chabert étant gratuite ne peut se soutenir qu'à l'aide du public et des citoyens zélés.

Nous apprenons avec regret la mort, arrivée le 6, de M. Chs. Laberge, rédacteur-en-chef du *National*. Nous publierons sa biographie dans notre prochain numéro.

L'élection de Napierville pour les Communes s'est terminée par la victoire de M. Coupal, à une majorité de 12 voix, contre M. Goyer.

M. Beauchesne, conservateur, a été élu pour la Chambre de Québec, à une majorité de 130, contre M. Hamilton, libéral, dans le comté de Bonaventure.

Nous accusons réception du *Drapeau Canadien*, journal hebdomadaire publié à Lawrence, Mass. La nouvelle feuille, rédigée par M. le Dr. Alfred Mignault, sera l'organe des quatre mille Canadiens-Français qui habitent la ville de Lawrence.

Le *Drapeau Canadien*, comme il est dit dans son numéro prospectus, ne sera pas une feuille politique. Publié hebdomadairement, il reproduira fidèlement les nouvelles du Canada, des Etats Unis et de l'Europe.

On mande du Fort Garry à la date du 3 que le fameux Lord Gordon qui a fait tant de bruit dans la province de Manitoba, s'est suicidé samedi soir. Deux agents de police anglais venaient de l'arrêter. Il leur dit qu'il les suivrait s'ils voulaient lui promettre de ne pas lui faire traverser les Etats-Unis. Il se rendit à sa chambre, dans le but apparent de se préparer à faire le voyage. Quand on le trouva, il était baigné dans son sang.

Queques journaux annoncent qu'il s'opère une réaction dans l'île de Terre-Neuve, en faveur de la Confédération. Plusieurs des habitants de cette île qui, d'abord, ne voulaient pas entendre parler de projet d'union, sont aujourd'hui de chauds partisans de cette mesure, et tout porte à croire que le jour n'est pas éloigné où Terre-Neuve fera partie de la confédération canadienne.

Le 5 courant, dans la salle des séances du Conseil de Ville, on avait placé une esquisse de la statue en bronze de Jacques Cartier, que M. Louis Rochet, statuaire de Paris, chevalier de la Légion d'Honneur, veut donner à la ville de Montréal. Cette esquisse a environ deux pieds de hauteur. Elle est à peu près un cinquième de l'exécution définitive; ce qui indique que le grand modèle en bronze, de proportions colossales, n'aura pas moins de dix pieds de hauteur.

Nous espérons que le comité chargé d'examiner la proposition généreuse faite à la ville, s'empresse de l'accepter.

Monsieur l'abbé Verreau, principal de l'École Normale de Montréal au Canada, reçu en audience spéciale par Notre Saint Père le Pape, a remis à Sa Sainteté deux adresses, l'une des élèves et des professeurs de l'École Normale, l'autre des instituteurs des diocèses de Montréal et de St. Hyacinthe et d'une partie de ceux d'Ottawa et des Trois-Rivières.

Le Canada est bien fortuné d'avoir de tels hommes à la tête des écoles et les sentiments dont ils sont animés contrastent singulièrement, avec ceux de la plupart de nos instituteurs d'Europe.

Notre Saint Père le Pape Pie IX a accueilli avec une bonté toute paternelle le digne M. Verreau et lui a adressé les paroles les plus affectueuses. Sa Sainteté a béni avec une tendre effusion l'École Normale de Montréal, et les instituteurs, auteurs de l'adresse dont j'ai parlé plus haut.

Des remerciements ont été votés aux comités de Montréal et de Worcester pour l'organisation de la fête nationale 1874, par les sociétés de Woonsocket et de Worcester.

Nos compatriotes de St. Johnsbury, Vt., ont obtenu un prêtre canadien, le Rvd. M. Boissonneau, de Mgr. de Burlington. Nous les en félicitons.

M. Riel, ayant été à Woonsocket, R. I., voir une grande tante, les Canadiens de l'endroit ont profité de sa visite

de famille pour organiser une jolie démonstration. Ils ont invité M. Riel à visiter leur salle St. Jean-Baptiste. M. Riel monta à la salle, mais quelle ne fut pas sa surprise en la voyant remplie de Canadiens qui l'acclamèrent. La belle bande canadienne de Woonsocket joua plusieurs airs de son répertoire, des orateurs prirent la parole, et M. Riel, le héros de la circonstance, fit un solide discours.

Des résolutions en faveur de l'amnistie et des Métis, furent adoptées. M. Riel emportera un touchant et agréable souvenir des braves Canadiens de Woonsocket.

La société Lafayette, de St. Albans, Vt., a présenté, il y a quelque temps, une canne à pommeau d'or au Rvd. M. Caissy, curé des Canadiens de St. Albans.

M. A. Moussette fit un joli discours de présentation auquel le Rvd. Père répondit en termes appropriés.

Election de la société St. Jean-Baptiste de Great Falls, N.-H. Président, Emmanuel Fradette; Vice Président, John Caisse; Sec.-Arch., Césaire Courteau; Sec.-Cor., Norbert L'Italien; Ass.-Sec., Fortunat Gagnon; Sec.-Trés., Philippe Trotter; Comm.-Ord., Sam. Fradet. Directeurs, G. Bergeron, P. Jalbert, Oct. Caisse, Célestin René, Nap. Lapointe.

Toutes lettres et correspondances concernant la société devront être adressées à

NORBERT L'ITALIEN
Box 616, Great Falls, N.-H.

La frégate française la *Magicienne*, portant le pavillon de l'amiral Thomasset, et la Corvette l'*Adonis*, commandée par M. le capitaine de frégate Hulman sont arrivées à Québec le 2 au matin.

M. Thomasset est le premier amiral français que Québec a le plaisir de recevoir officiellement dans notre port—le Prince de Joinville ayant voyagé incognito—depuis la cession du Canada à l'Angleterre.

En 1541 la *Capricieuse*, commandée par M. de Belvéze, venait ici en mission commerciale. Tout le monde se rappelle encore l'heureuse coïncidence de la présence des marins français avec la pose de la première pierre du monument commémoratif des deux batailles des plaines d'Abraham (1759-1760). Plus tard, l'avis, le d'*Estree*, commandé par M. L'Eveque des Varannes, vint se ravitailler à Québec. Cet officier distingué était à sa mort aide-de-camp de l'Empereur. En quittant la croisière de Terre-Neuve pour faire celle des Antilles, l'équipage de ce vaisseau fut décimé par la fièvre jaïne.

Il fut suivi par le d'*Estain*, commandé par M. Hulman, aujourd'hui capitaine de l'*Adonis*.

Le *Times* d'Ottawa annonce que le gouvernement vient de prendre des mesures pour réparer les bâtisses et fortifications de Québec et de Kingston et qu'une force considérable sera employée dans ces deux villes d'ici à l'automne.

Une nouvelle feuille, *The Progress*, qui vient de voir le jour à St. André d'Argenteuil, s'occupera des questions qui intéressent l'agriculture et l'industrie nationale. Ce journal est publié par M.M. Thomas Dorion et Geo. P. Harwood et rédigé par M. E. T. D. Chambers. Nous lui souhaitons la bienvenue avec d'autant plus de plaisir que les éditeurs nous sont connus pour avoir été longtemps l'honneur de nos ateliers.

BULLETIN TÉLÉGRAPHIQUE

FRANCE

Paris, 3.—Le *Temps* dit que l'Allemagne et l'Angleterre ont fait une entente définitive au sujet de la question d'Espagne, et que dorénavant le gouvernement anglais ne fera aucune plainte, si un vaisseau, voyageant sous pavillon britannique et emportant des armes aux Carlistes, est saisi par la flotte allemande.

Paris, 5.—L'Assemblée a voté le budget aujourd'hui et M. le président Buffet a déclaré que la session était close.

Berlin, 6.—La *Gazette de Cologne* publie un télégramme de Paris rapportant que dans le conseil supérieur de la guerre le général de Cisse a demandé un crédit immédiat de 4,000,000 de francs et un crédit éventuel d'un million pour les besoins de l'armée.

Versailles, 6.—Le gouvernement a promis un comité permanent à l'Assemblée nationale, qui lui communiquera toute question qui pourrait s'élever durant l'ajournement.

Le duc DeCazes a envoyé une note au gouvernement de Madrid contenant une négation formelle des rapports que la France avait favorisé les Carlistes.

Paris, 6.—Il est rumeur ici que la Prusse est à négocier avec l'Espagne la cession de la ville de Santana pour en faire un second Gibraltar.

Paris, 6.—Des nouvelles de Bayonne rapportent que les Carlistes ont reçu 6,000 fusils Remington et 5,000 autres fusils qui leur étaient destinés sont tombés entre les mains de la police française.

On rapporte que l'ex-Père Hyacinthe a résigné sa cure à Genève.

Vienne, 7.—La *Nouvelle Presse Libre*, de cette ville, dit que le duc DeCazes, ministre des affaires étrangères en France, s'est plaint au gouvernement anglais que l'Allemagne cherchait qu'elle à la France. Cette plainte est basée sur une conversation qu'a eu le duc le 30 juillet avec le prince Hohenlohe, l'ambassadeur allemand à Paris. Ce dernier lui aurait dit que l'Allemagne, sans se soucier des autres puissances, prendrait les mesures que bon lui semblerait, si la France rompait la neutralité en faveur des Carlistes.

Paris, 7.—L'attitude du représentant espagnol en cette ville est des plus conciliantes, et les difficultés avec l'Espagne sont terminées.

Senor Castellar est attendu à Versailles; il a mission d'entrer en négociations avec le gouvernement pour faire reconnaître la république espagnole.

Paris, 8.—L'ex-président Thiers est gravement malade.

Le rapport annonçant que l'Allemagne était en négociations avec l'Espagne pour se faire céder Santana, est dénué de fondement.

ESPAGNE

Madrid, 6.—Une circulaire, ayant rapport à l'insurrection carliste a été envoyée aujourd'hui aux différentes puissances européennes par Ulloa, ministre des affaires étrangères. Celui-ci dit que les Carlistes, sous prétexte de défendre la religion, sont coupables d'assassinat et de pillage.

Londres, 7.—Une dépêche spéciale au *Daily News* rapporte que les autorités françaises ont saisi 22,900 cartouches destinées aux Carlistes, sur les frontières espagnoles.

L'épouse de Don Carlos est arrivée à Bordeaux.

Le correspondant parisien du *Daily News* dit qu'il est certain qu'une convention secrète a été conclue, il y a trois mois, entre l'empereur et le maréchal Serrano, par laquelle la Prusse s'est engagée à aider, si cela est nécessaire, à mettre fin à l'insurrection carliste, soit en fournissant de l'argent ou en intervenant par la force armée. De plus, l'Allemagne s'engage à faire reconnaître la république espagnole par ses alliés.

Serrano, en retour, a conclu une alliance offensive et défensive en cas de guerre avec la France.

L'Italie a dû conclure le même traité.

Madrid, 8.—L'*Epoca* considère que tout danger de complications européennes au sujet des affaires d'Espagne, est maintenant passé.

ITALIE

Rome, 8.—Huit chefs de l'*Internationale* ont été arrêtés ici, et d'autres arrestations ont été faites à Florence et dans plusieurs villes de l'Italie.

Divers papiers saisis montrent que l'*Internationale* fait de grands progrès en Italie.

Berlin, 8.—La *Gazette de Cologne* dit que le gouvernement français a consenti à rappeler le vaisseau de guerre l'*Orénoque*, stationné à Civita Vecchia. Elle ajoute que ce navire quittera probablement ce port avant le 16.

ALLEMAGNE

Kissenger, 2.—Le prince Bismark, dont la santé est rétablie, partira d'ici dans une quinzaine de jours.

ANGLETERRE

Londres, 2.—Le *Standard* dit que la nouvelle que l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie se sont entendues pour surveiller les côtes espagnoles, est dénuée de fondement.

L'Allemagne n'a pas proposé d'intervention à l'Autriche, mais cette dernière est prête à reconnaître la république espagnole conjointement avec les autres puissances.

Londres, 3.—L'escadre anglaise de la Méditerranée doit faire voile demain de Malte pour Barcelone.

Le gouvernement espagnol envoie un renfort de 12,000 hommes à Cuba.

Londres, 4.—Aujourd'hui dans la Chambre des Communes, M. Burke, sous-secrétaire au département des affaires étrangères, a dit que le gouvernement n'avait pas l'intention de prendre part dans une intervention armée en Espagne et qu'il n'avait pas raison de supposer que les autres puissances européennes fissent une démarche qui ne rencontrerait pas l'aide de l'Angleterre.

Le rapport que la Prusse avait envoyé une note à la France protestant contre la violation des frontières espagnoles, est dénué de fondement.

Londres, 5.—L'ordre donné à l'escadre britannique de se rendre en Espagne, est contremandé.

Londres, 5.—Pendant la discussion du bill du culte, M. Disraeli parlant des mauvaises relations qui existaient entre l'Église et l'État sur le continent, dit qu'il avait la conviction, que quelque tranquille que soit l'état de l'Europe, il se faisait un travail sourd qui amènerait à un moment donné des troubles sérieux.

Londres, 7.—Le parlement a été prorogé aujourd'hui. Dans son message, la reine parle des relations amicales de l'Angleterre avec les puissances étrangères et explique l'attitude que prend la Grande-Bretagne au sujet du Congrès International de Bruxelles.

Elle parle avec satisfaction des négociations pour le renouvellement du traité de réciprocité entre les États-Unis et le Canada. Passant aux affaires d'Espagne, elle se lamente sur l'état de ce pays, mais se déclare en faveur d'une politique de non-intervention.

Le reste du message a trait à la condition et à la prospérité de l'Angleterre et des colonies.

BIBLIOGRAPHIE

Nous accusons réception d'un "Abrégé d'Histoire du Canada à l'usage des Jeunes Étudiants de la Province de Québec" par F. X. Tousaint, Professeur à l'École Normale Laval.

Nos remerciements à l'auteur pour l'envoi d'un exemplaire que nous avons parcouru avec un véritable intérêt.

La livraison de juillet de la *Revue Canadienne* contient la fin de la nouvelle de M. Masson, intitulée : *Un mariage pour l'autre monde*, et de l'étude du Dr. M. Ethier sur la prise de Deerfield en 1704; la majeure partie de deux discours de M. le G.-V. Raymond, relatifs à la nécessité de la religion dans l'éducation; le discours prononcé par M. Joseph Tasse au banquet national du 24 juin dernier; une pièce de vers intitulée : *Hymne au Docteur Angélique*, par une sœur du Précieux-Sang, et une chronique du mois.

Voici le sommaire de la dernière livraison du *Naturaliste Canadien*: Faune Canadienne: les Oiseaux (suite et fin).—Les Ichneumonides de Québec (suite).—Les Oiseaux insectivores.—Une excursion à Montréal.—Faits divers.

FAITS DIVERS

PRIMEURS ET NOUVEAUTÉS.—L'*Hôtel de France* vient de recevoir de France par le dernier steamer, des artichaux superbes. C'est la première importation de ce genre.

L'*Hôtel de France* a aussi reçu de Californie quelques aubergines superbes et un melon de la plus belle venue.

Grand émoi dans la paroisse de St. Basile, comté de Portneuf. Depuis quelques jours, des secousses de tremblement de terre se font sentir fréquemment dans cette localité. Les tremblements sont accompagnés d'un sord grondement, et quelques personnes, en approchant leur oreille de terre, assurant avoir

parfaitement distingué le bouillonnement d'une eau agitée. Ces commotions se font principalement sentir sur une petite côte, entre la rivière Ste. Anne et le village.

Mardi dernier, les tremblements ont été si violents que bien des habitants effrayés, se préparaient à plier bagage et à s'enfuir.

Stokes, le meurtrier de Fisk, s'en va mourant de consommation dans la prison de Sing-Sing.

ASSASSINAT.—Encore un nouveau crime à enregistrer. Mercredi le 5, entre dix heures et demie et onze heures, plusieurs vagabonds, parmi lesquels se trouvaient les nommés Frédéric Hampstead et Elzéar Joseph Belland, se querellèrent sur la rue Ste. Catherine, devant la demeure d'un blanchisseur nègre du nom de Benjamin Hubbard. Ce dernier fatigué de leurs cris, voulut les faire circuler et parvint à les repousser jusqu'à la rue voisine, mais comme il revenait sur ses pas, Belland le poursuivit en le frappant de ses poings. Hubbard allait se retourner pour se défendre, lorsque le frère de Belland, qui demeure dans une maison voisine, parvint à calmer son agresseur et le fit entrer chez lui. A ce moment Hampstead se précipita sur le nègre et le frappa de deux coups de couteau, l'un à la cuisse, l'autre au côté droit.

Hubbard s'affaissa, baigné dans son sang; on le transporta à son domicile et un médecin qui fut demandé en toute hâte, déclara que son état était désespéré. Sur ses conseils, un agent de police amena au chevet du moribond, M. le Juge de Paix J. L. Cassidy, qui recueillit sa déposition.

Elzéar Joseph Belland et Fred. Hampstead ont été arrêtés immédiatement et tous les deux ont été confrontés avec le blessé qui les a reconnus, mais Belland n'est pas sérieusement inculpé.

Le malheureux Hubbard est mort le surlendemain.

FABRIQUE DE PAPIER GÉNIN.—Nous apprenons avec plaisir qu'une compagnie vient de se former et a souscrit une somme de \$100,000 par actions de \$100, dans le but d'établir une fabrique de papier dans la paroisse de Chambly, nous dit-on.

Un M. Génin, Français d'origine, a trouvé le moyen de fabriquer du papier blanc avec des matières végétales fibreuses, tel que paille, herbe à liens, joncs, etc., etc. Des essais ont été faits à plusieurs reprises déjà, qui ont été couronnés de succès.

On nous assure qu'au nombre des directeurs et actionnaires de cette nouvelle compagnie figurent les noms de capitalistes de Montréal qui ont acquis une réputation dans le monde de la finance.

Les travaux doivent bientôt commencer. Nos meilleurs souhaits aux fondateurs de ce nouvel établissement.

CENTENAIRE.—Les journaux des États-Unis disent que les préparatifs de la célébration du Centenaire américain sont entrés dans une nouvelle phase d'activité qui ne doit plus se ralentir. Plusieurs puissances étrangères ont déjà répondu à l'invitation du gouvernement américain, et ce n'est plus la ville de Philadelphie seule qui est responsable du succès, le peuple des États-Unis tout entier est, comme le dit le *Commercial Advertiser*, engagé dans l'entreprise et chacun a un intérêt direct à la faire prospérer.

AUTRE COMÈTE.—On apprendra avec regret que la nouvelle comète manque de l'appendice qui fait d'habitude le plus bel ornement de ces astres volages. Voici, en effet, ce que le professeur Swift écrit au *Democrat and Chronicle* de Rochester :

"Une autre comète a été découverte à Marseille (France), dimanche dernier, dans la constellation du Dragon. A cette nouvelle j'ai commencé des recherches et au bout de quelques minutes j'ai aperçu l'étranger. Pour une comète télescopique, elle est tout à fait grande et brillante et elle a une forte condensation centrale; mais malheureusement, autant que mes observations m'ont permis d'en juger, elle n'a pas de queue. Sa vitesse est d'environ un degré par jour."

GRANDES COURSES.—Il y a eu le 5, au Parc Decker, une course au trot de qui ze milles sans désembrer.

La nouvelle avait attiré une foule immense. Près de trois mille personnes se pressaient autour de l'hippodrome.

A quatre heures, la course attendue avec tant d'impatience a commencé. Les deux chevaux avaient nom : *The Quebec Boy* de M. Tozer, de Québec, et l'autre *Girda* de M. Walsworth, de Montréal. Près de deux cents québécois étaient sur le champ de bataille; l'antique rivalité entre Québec et Montréal éclatait sous une nouvelle forme.

Le *Quebec Boy* est un pur sang au jarret d'acier, le cheval *Girda* est moins fort, mais bien découplé, et plus rapide. On comptait que le *Quebec Boy* le fatiguerait à la lutte et finirait par l'emporter. Pendant la durée de cette longue course de 15 milles, les deux chevaux ont souvent marché botte à botte. Le *Girda* toujours franc du collier, trotait sans se rompre, tandis que le pur sang rompait au moindre cri de la foule et perdait ainsi un temps considérable. Comme la piste n'est que d'un demi-mille les chevaux durent passer devant les estrades trente fois. Au 29ième tour, le *Quebec Boy* prit les devants, mais il dut bientôt céder sa place et au trentième et dernier *Girda* arriva au but le premier.

Après trois quarts d'heure de délibération les juges annoncèrent que la victoire appartenait à *Girda* et que le trajet de 15 milles avait été franchi en 54 minutes et 22 secondes.

SAUTERELLES.—Sur les rives du Lac Manitoba, il y a en quelques endroits, une épaisseur de 3 pieds de sauterelles noyées. Le vent les a poussées dans le lac où elles ont péri, puis les vagues les ont ramenées au rivage. Les parties qui ont le plus souffert des sauterelles sont : Palestine, l'établissement de Boyne, Portage de la Prairie, Rat Creek, Rockwood, Woodland, le comté de Provencher, Winnipeg etc.

RECTIFICATION.—C'est à tort que nous avons annoncé, d'après d'autres journaux, la mort du sergent Baignet. Il prend du mieux tous les jours.

PERICK!

LÉGENDE BRETONNE.

Comme les enfants dorment doucement dans les lits clos! Le chien jaune rœufe sur la grande pierre de l'âtre; les vaches ruminent derrière leur claie de genêts; la lueur mourante du foyer tremblotte le long du vieux fauteuil du grand père!

C'est maintenant, chères gens, qu'il faut se signer et répéter tout bas une prière pour les pauvres âmes de ceux qu'on a aimés. Voici minuit qui sonne à l'église de Saint-Michel-en-Grève; minuit de la Pentecôte bénié!

Mais Perick se promène aux pieds de la dune de Saint-Efflam, dans la nuit sombre et froide, l'âme troublée et le cerveau en feu; il se promène comme un fantôme; le démon de l'envie le ronge au cœur; Perick est amoureux de grandeurs et d'or; Perick veut quitter ses guenilles pour porter le manteau de velours et les bas de soie à coins bariolés de la noblesse; les désirs sont aussi nombreux dans son cœur que les nids d'hirondelles de mer sur les grands récifs.

Les vagues soupirent tristement à l'horizon noir; les cancre rongent à petit bruit le cadavre des naufragés; le vent qui souffle dans les fentes du roc Ellas imite le sifflet des farouches bandits;—et Perick se promène toujours!

Il regarde la montagne et repasse, dans sa mémoire, ce que lui a dit le vieux mendiant de la Croix-d'Yar. Et le vieux mendiant sait ce qui s'est passé dans la contrée, alors que nos vieux chènes étaient encore des glands, nos plus vieilles corniches des œufs encore non éclos!

Or, le vieux d'Yar lui a dit que là où se dresse aujourd'hui la dune, s'étendait autrefois une ville puissante. Elle avait pour roi un être dont le sceptre était une baguette de noisetier, avec laquelle baguette il changeait toute chose au gré de son désir.

Mais la ville et le roi furent damnés pour leurs crimes, si bien qu'un jour, par l'ordre de Dieu, les grèves s'élevèrent comme les flots d'une eau bouillonnante; elles engloutirent la cité. Seulement, chaque année, la nuit de la Pentecôte, au premier coup de minuit, un passage s'ouvre dans la montagne, passage mystérieux qui permet d'arriver jusqu'au palais du roi!

Dans la dernière salle de ce palais se trouve suspendue la baguette de noisetier qui donne tout pouvoir.

Perick a retenu ce récit: voilà pourquoi il se promène si tard sur le sable de la dune.

Enfin, un tintement aigu retentit au clocher de Saint-Michel; Perick tressaille!... Il regarde, à la clarté des étoiles, le rocher de granit qui forme la tête de la montagne, et le voit s'entr'ouvrir lentement comme la tête d'un dragon qui s'éveille.

Il se précipite dans le passage d'abord obscur, puis éclairé par une lumière semblable à celles qui, la nuit brillent parfois dans les cimetières.

Dans la première salle, Perick trouve des coffres où est entassé autant d'argent que l'on voit de grains de blé dans les huches, après la moisson. Mais Perick veut plus que de l'argent. Il passe outre. Dans ce moment sonne le sixième coup de minuit, et pourtant, horrible chose à penser, au douzième coup de l'heure solennelle, le passage se referme pour ne se rouvrir qu'à la Pentecôte suivante!...

Prends garde! prends garde! imprudent Perick!

Dans la seconde salle, des masses d'or scintillent; il peut puiser à pleines mains.—Perick aime l'or; mais il veut encore davantage. Il va plus loin.—Le septième coup de minuit vient de sonner!

La troisième salle dans laquelle il pénètre est garnie de corbeilles où les perles ruissellent; il voudrait bien en emporter pour les jolies filles de Pestin; mais il continue sa route.—Le huitième coup de minuit vient de sonner.

La quatrième salle était toute éclairée par des coffrets de diamants, jetant autant de flammes que des gerbes de feu; Perick est ébloui! il s'arrête un instant,.... il héante.... il va se baisser pour puiser.... Mais le neuvième coup de minuit sonne. Il court dans la dernière salle.

Là, il demeure subitement saisi d'admiration! Devant la baguette de noisetier que l'on voit suspendue au fond, sont rangées cent jeunes filles, belles à perdre l'âme.... chacune d'elles tient d'une main, une couronne de chêne, et de l'autre, une coupe de vin de feu.... Perick a résisté à l'argent, à l'or, aux perles, aux diamants.... A la vue de ces belles créatures, il se trouble, il tombe en extase.... Il oublie tout.... oui, tout, jusqu'à l'heure fatale, jusqu'à cet antre du démon qui pourrait l'engloutir tout vivant!...

Le dixième coup sonne, il ne l'entend point; le onzième se fait entendre, et il demeure immobile; enfin, le douzième coup de minuit vient de retentir, aussi lugubre que le coup de canon d'un navire en perdition sur les brisants!

Perick éperdu veut retourner en arrière: il est trop tard!...

Toutes les portes se sont refermées sur lui. Les cent jeunes filles ont fait place à cent blocs de granit. Autour de lui, tout est silence, nuit et mort!...

L'ambition a tué Perick. Perick est mort, englouti vivant dans l'antre du démon!

Vous savez maintenant, chers lecteurs, ce qui est arrivé à ce pauvre jeune homme trop ambitieux des trésors si vains de la terre, et de ses stériles honneurs. Vous savez aussi ce que lui a coûté une profane admiration pour un profane et coupable amour.

Que la jeunesse prenne son enseignement: il est bon de macher les yeux baissés vers la terre pour ne regarder que plus malheureux que soi; il est bon de ne pas trop lever les yeux pour ne pas convoiter les étoiles, qui sont à Dieu et à ses anges!...

Ottawa, 20 juillet 1874.

MICHEL GEORGE.

PETITS SABOTS

I
(Suite.)

Bébé.—Elle le salua d'un signe de tête.

—Bonsoir,.....je ne puis m'arrêter davantage. J'ai un gâteau qui m'attend chez moi et les enfants à souper.

—Ah! c'est une grande affaire en effet! Achetez d'autres gâteaux pour les enfants de ma part.

Elle sentit une pièce d'or se glisser dans sa main et la regarda stupéfaite; dans les verts sentiers de Liéken, on ne voyait point d'or. La lui rendant:—Je ne vends pas dans l'église, répondit-elle, et je ne prendrai nulle part que ce qui vaut mes fleurs. Bonsoir.

Il retint pour la laisser passer, la lourde porte et sortit après elle. A peine la nuit laissait-elle percer encore quelques lueurs roses. Les sabots de Bébé claquaient rapides sur les pierres inégales.—Vous êtes pressée à cause de ce gâteau, dit son nouveau client.

Bébé tourna la tête vers lui en souriant.

—Il y aura des cerises aussi, c'est ma fête. J'ai seize ans.—Elle en était si fier qu'elle l'eût dit aux chiens de la rue.

—Bon! vous voilà bien vieille! Et ce sont des cadeaux que vous portez dans votre panier?

—Oui.—Elle écarta les feuilles de vigne pour lui montrer ses souliers rouges.—Tenez! je porterai cela dimanche prochain à la messe. Je n'avais encore jamais eu de souliers.

—Et vous les porterez sans bas?
Le serpent entra dans son Eden. Elle n'y avait pas pensé.

—Je pourrai peut-être faire des économies et en acheter, dit-elle après une pause assez triste, mais ce ne sera guère que l'année prochaine. Les bas coûtent cher.

—Qui sait? si une bonne fée vous les donne?

Bébé sourit encore; elle croyait aux fées, ses parentes.—C'est vrai! quand on prie bien, les choses nous viennent quelquefois. Ma *Gloire de Dijon*, par exemple, a failli mourir l'été dernier pour avoir été taillée de trop bonne heure; je ne pouvais penser qu'à elle dans mes prières, et à l'automne les feuilles repoussaient; maintenant c'est un plus beau rosier que jamais.

—Vous l'arrosiez tout en priant, je suppose.
Le sarcasme lui échappa. Elle se demandait s'il serait mal de parler aux saints d'une paire de bas, et se promit de prendre le conseil de M. le curé.

Tous deux avaient atteint le milieu de la rue Royale. Les reverbères s'étaient allumés, un régiment défilait, musique en tête, au milieu de la foule.

—Mais vous me faites causer, dit tout à coup Bébé; laissez-moi, s'il vous plaît, monsieur, vous me mettez en retard.—Là-dessus elle s'enfuit, son panier au bras.

—A demain, petite! dit l'étranger avec insouciance.

Au-dessus d'un café, par la fenêtre ouverte, se penchaient des jeunes gens et des femmes peintes qui lui jetèrent des dragées comme en carnaval.—Un nouveau modèle, cette jolie paysanne?

Il se mit à rire pour toute réponse et monta les rejoindre. Les roses mousseuses étaient tombées de sa main, il marcha dessus en passant.

Bébé cependant atteignit sa demeure, devant laquelle l'attendait toute la petite tribu Vannhart qui l'accueillit par des acclamations entremêlées de reproches et de bienvenue. Ils guettaient son retour depuis le coucher du soleil, et la lune s'était levée, mais les bonbons qu'elle leur distribuait les décidèrent à pardonner; bientôt la troupe joyeuse fut attablée autour du gâteau, arrosé de crème par la meunière et assaisonné d'un rayon de miel par les soins de M. le curé. On sauta ensuite au son d'un méchant violon que savait râcler le vieux Krebs, puis tout fit silence, sauf un rossignol, qui dans le bouquet de saules semblait chanter pour les cygnes endormis le chant de Desdémone; mais Bébé n'avait jamais entendu ce nom de Desdémone, et le soupir des saules n'avait pas de sens pour son cœur d'enfant.

—Bonne nuit! dit-elle gaiement à toute la nature, —et elle s'endormit elle-même, heureuse comme une princesse de conte de fées, heureuse de ses seize ans, de ses souliers rouges, de ses boucles d'argent, du parfum des fleurs, du calme de la nuit, de l'éclat silencieux de ce beau clair de lune. Le rossignol chantait toujours, les saules tremblaient, et les cygnes reployaient sous leurs ailes de neige leur col majestueux.

II.

—Si je pouvais épargner un centime par jour, j'achèterais une paire de bas au printemps prochain,—pensait Bébé en admirant ses souliers le lendemain matin; mais un centime n'est pas peu de chose en Brabant, où toutes les femmes jeunes et vieilles font de la dentelle moyen nant un salaire dérisoire, les fabricants sachant trop qu'ils ne manqueront jamais d'ouvrières.—D'ailleurs, si je pouvais mettre de côté ce centime, les Vannhart devraient l'avoir, ajouta-t-elle.

Il était si égoïste de désirer le superflu quand ces pauvres petits n'avaient pas le premier nécessaire! Bébé renonça donc bravement à son rêve et s'en alla jardiner.—Avec des bas je serais moins à mon aise, se dit-elle armée désormais d'une sage philosophie.

Lorsqu'elle arriva en ville ce jour-là, sa chaise, qu'elle renversait d'ordinaire dans la crainte de pluie, était en place, et, sur le siège de jonc s'étalait une boîte élégante comme celles que les gens riches offrent pleines de bonbons au jour de l'an. Bébé, debout, promenait ses regards stupéfaits de la boîte au Broodhuis, du Broodhuis à la boîte, cherchant autour d'elle des explications; mais ses voisins n'arrivaient pas d'aussi bonne heure, l'étameur excepté, qu'absorbait en ce moment une querelle avec sa femme.

La boîte était certainement pour elle, puisqu'on l'avait posée sur sa chaise. Bébé hésita une seconde, puis elle souleva le couvercle petit à petit. Dans un nid de satin rose reposaient deux paires de bas de soie avec les plus jolis coins de couleur. Elle jeta un petit cri, joignit les mains, et le sang monta brûlant à ses joues. Cependant la place commençait à se peupler, les affaires s'engageaient au bruit des cloches; Bébé cacha la boîte derrière elle et fit ses bouquets le cœur palpitant. Jamais encore elle n'avait vu les fées mettre debout une chaise, et cet acte, incompatible avec leur nature éthérée, ne laissait pas de la troubler.

Vers une heure après-midi, une question lui fit lever la tête:—Avez-vous encore trois roses mousseuses pour moi?

C'était son compagnon de la cathédrale; elle avait pensé beaucoup à ses souliers rouges, à ses agrafes d'argent, mais n'avait pas pensé à lui.

—Vous ne serez pas trop fière aujourd'hui pour vous laisser payer? dit-il en lui donnant un franc.—Il ne voulait plus l'effrayer par la vue de l'or. Elle le remercia, et continua d'assortir ses ceillots.

—Vous ne paraissez pas vous souvenir de moi, dit-il avec un peu de tristesse.

—Si fait; mais je parle à tant de gens qui ne me sont rien!

—Qui donc vous est quelque chose?

A cette demande insolite, elle répondit sans hésitation ni détour:—Les petits Vannhart, et la bonne vieille

Marie, là-bas, sur le quai, et la tombe du père Antoine, et mon oiseau, et d'abord mes fleurs.

—Les fées aussi, je suppose, bien qu'elles ne fassent rien pour vous.

—Elles ont fait quelque chose aujourd'hui, s'écria vivement Bébé. J'ai trouvé une boîte, des bas..... Oh! les beaux bas! tout en soie! N'est-ce pas curieux?

—Il est bien plus curieux qu'elles vous aient oubliée si longtemps. Puis-je les voir?

—Non, pas tout de suite, ces dames vont acheter..... mais je vous les montrerai plus tard, si vous voulez attendre.

—J'attendrai en dessinant le Broodhuis.

—Vous êtes donc peintre?

—Un peu.

L'étranger s'assit près de son éventaire, et se mit à dessiner au milieu du marché. Il était plus vieux qu'elle de beaucoup d'années; son beau visage changeant exprimait surtout l'insouciance; vêtu de velours brun, une cravate rouge autour du cou, il ressemblait assez à ce que devait être Egmont amoureux de Claire.

Bébé tout en venant ses fleurs, suivait le mouvement de ses doigts. Habitée à la foule, elle passait au milieu d'elle comme dans un champ de blé, seulement dans un champ elle se fût arrêté pour cueillir un coquelicot, et dans les rues elle ne remarquait personne. Sa conduite avec les hommes était la même qu'avec les femmes, simple et fraîche: quand on lui disait qu'elle était jolie, elle souriait comme si on lui eût dit que ses fleurs sentaient bon; mais les mains de celui-ci étaient si habiles et sous elles son cher Broodhuis prenait si vite forme et couleur qu'elle ne pouvait s'empêcher d'admirer, et deux fois elle se trompa en changeant la monnaie d'un client. D'autres, du reste, s'émerveillaient comme elle et de façon moins discrète.

Aussi bon nombre de badauds s'attroupèrent-il s'autour du peintre, le dévisageant, chuchotant, se poussant les uns les autres comme si l'on n'eût jamais vu de pinceau dans le pays de Rubens.

—N'avez-vous pas honte? s'écria Bébé en se levant. Fi! n'y a-t-il pas assez de tableaux dans les galeries et les églises pour que vous tourniez, la bouche bée, autour d'un étranger? Voilà le gendarme, qui vous fera bien finir..... Monsieur, asseyez-vous dans ma boutique, ils n'oseront pas vous y déranger.

Il transporta sous l'aube sa boîte et sa palette, tandis que la multitude se dispersait en riant. On avait l'habitude d'obéir à cet enfant gâté.

Le croquis prit des heures. L'inconnu était pourtant rompu à toutes les difficultés du crayon et de la couleur, il avait l'habileté d'un maître; mais plus de la moitié du temps fut employée à regarder les trésors de Bébé passer aux mains des acheteurs. Comme on n'achetait pas toujours, il l'amena à lui parler; dans un intervalle plus long que les autres, elle montra les bas merveilleux:—Croyez-vous vraiment que ce soient des fées? demanda-t-elle d'un air inquiet.

—En doutez-vous? Lorsqu'on croit aux fées, peut-on admettre des limites à leur puissance? Ainsi vous porterez des bas de soie! Seulement, croyez-moi, vos pieds sont bien plus jolis tout nus.

Bébé se mit à rire en jetant un nouveau regard furtif dans l'écrin de soie rose; elle semblait perplexe néanmoins. Se tournant tout à coup vers lui:—Ce n'est pas vous qui les avez mis là?

—Moi? Jamais!.....

—Vous en êtes sûr?

—Tout à fait. Pourquoi le demander?

—Parce que, dit Bébé, fermant résolument la boîte, parce que je ne les prendrais pas en ce cas. Vous êtes étranger.... et on m'a enseigné qu'un cadeau était une dette.

—Pourquoi donc en acceptez-vous des petits Vannhart ou du bonhomme qui vous a donné les agrafes?

—Ah! c'est bien différent. Quand les gens sont très-pauvres, également pauvres, les petits présents qu'ils se font entre eux à grand-peine sont acceptés volontiers comme tous les sacrifices. Supposez que vous vieilliez un malade, il vous le rendra certainement à l'occasion, n'est-ce pas?

—Vous parlez très-gentiment; mais pourquoi ne pas prendre le cadeau de qui n'est pas pauvre?

—Non, répondit-elle sérieusement, j'aurais beau faire des économies, il ne me serait pas possible de rien acheter qui fût digne de vous faire plaisir, et je serais malheureuse avec cette dette sur le cœur. Est-ce que vous qui avez mis là les bas?

Les yeux de la jeune fille, clairs comme le crystal, l'interrogeaient si naïvement.

—En bien, supposons que ce soit vrai?... Vous les désirez. Quel mal y aurait-il à cela? Auriez-vous la méchanceté de les refuser?

Deux grosses larmes gonflèrent les paupières de Bébé. —Je vous donnerais une fleur tous les jours, pendant une année entière, murmura-t-elle, que je ne pourrais les payer. Pourquoi m'avoir menti? Un homme ne doit jamais mentir.

Elle poussa la boîte vers lui et se remit à vendre ses bouquets. Sa voix tremblait un peu lorsqu'elle répondit à quelqu'un qui lui demandait le prix d'une boîte de réséda.

Il continuait de peindre. La pauvre fille l'épiait à la dérobée. Peut-être l'avait-elle offensé? Le soir vint, les ombres s'allongèrent, les paniers de Bébé étaient vides. S'il eût voulu seulement lever la tête! mais il la tint obstinément inclinée sur la toile; sans cela, elle aurait vu qu'il souriait, et il était résolu à ne point lui venir en aide. A la fin, elle lui tendit timidement un petit bouton de rose qu'elle avait gardé tout le jour dans un coin de son panier:—Je vous ai fâché? Je n'en avais pas l'intention; mais je ne peux accepter le bas.

Il prit le bouton de rose en évitant toujours de rencontrer ses yeux:—Oubliions tout cela. Si vous n'en voulez pas, laissez-les, à quoi me serviraient-ils?

—Je ne peux pas....

Elle savait qu'elle agissait bien; par quelle magie la troublait-il comme si elle eût mal fait?

—Eh bien! laissez-les, vous dis-je. Vous n'êtes pas la première, ma chère, qui ait répondu ainsi à un désir accompli; c'est une façon qu'a votre sexe de récompenser les dieux et les hommes.... Hé, sorcière! voici une aubaine pour toi! Cela se vendra toujours dix francs dans la ville.

En parlant, il lançait la boîte et son contenu à une vieille porteuse de pain qui passait avec une charrette traînée par un chien; puis il se remit à nettoyer sa palette. Les larmes jaillirent des yeux de Bébé lorsque le don des fées disparut pour toujours, emporté par cette horrible vieille. S'il l'avait gardé, elle n'eût éprouvé que la joie d'avoir fait son devoir. Il fit semblant de ne pas voir ses pleurs:—Bonsoir, Bébé, dit-il froidement. Demain, je reviendrai peindre, mais je ne vous offenserai plus par des cadeaux.

Bébé releva le front, et, le regardant droit dans les yeux avec une énergie soudaine:—Monsieur, dit-elle d'un ton où la fierté se mêlait au chagrin, vous me faites injure. Je vous suis reconnaissante; mais, si j'avais accepté, vous auriez le droit de prendre mauvaise opinion de moi. Je ne sais pas parler et je suis trop vive; cependant je ne suis pas ingrate..... non, en vérité; seulement, je ne prends que ce que je puis rendre, comme le père Antoine me l'a recommandé. Voilà tout. Vous n'êtes pas en colère, dites?...

Elle suppliait maintenant, mais il ne fit que rire en répondant bonsoir, et la laissa sur la place.—Le cœur de Bébé était trop lourd lorsqu'elle reprit le chemin de sa demeure. Que lui importait cependant l'opinion de cet étranger? Elle renvoya les enfants, et refusa d'aller prendre du café chez la mère Krebs, ce soir-là, rien ne l'intéressait. Elle voulait être seule avec ses fleurs, à qui elle pouvait dire tant de choses, car les fleurs appartiennent au pays des fées. Les fleurs, les oiseaux, les papillons, sont tout ce que le monde a garde de l'âge d'or, les seules choses complètement belles qui soient sur la terre, toujours joyeuses, innocentes, presque divines, inutiles, disent les gens qui sont plus sages que Dieu.

Bébé travailla tard dans le jardin et se coucha sans souper. Elle ne savait ce qu'elle avait.

Pour la première fois de sa vie, elle dormit mal.

Le lendemain, les fleurs se vendirent à souhai; il faisait beau, tout le monde paraissait joyeux; Bébé trouva cependant la journée longue, la place vide, les vieilles pierres espagnoles plus dédaigneusement muettes que jamais. Jusque-là, elle n'avait point connu l'ennui, même l'hiver dans l'atelier sombre et froid aux vitres glacées où les ouvrières en dentelle se plaignaient de la fatigue et de la faim. Souvent elle avait été attristée par la misère des autres; mais ce n'était pas cet ennui qui était toute gaieté au mouvement qui l'entourait, qui effaçait le bleu du ciel.

Le jour terminé, Bébé poussa un grand soupir. Elle avait si bien abrité contre le soleil une petite rose mousseuse avec une branche d'églantier et de fins capillaires qui croissaient au bord de l'étang! Et personne n'en voulait! Le carillon la décida enfin à quitter sa boutique. Elle s'en alla jusqu'au quai, où les voûtes, les porches, les pignons, semolent se pencher sur la noire surface du canal, où s'entassaient les barils, les balles, les bois de charpente, tout le fret des bâtiments s qui d'un bout à l'autre de l'année se rendent au Zuiderzée, à la Baltique, aux dunes sablonneuses de Hollande, aux rivages de Suède, d'Ecosse, de France, et qui en reviennent. Bébé aimait aller respirer là l'odeur forte et salée de cette chose inconnue, la mer, et entendre quelques matelots qu'elle connaissait parler des contrées lointaines, qu'elle se figurait, comme il arrive aux poètes pour leur malheur, belles d'une tout autre beauté que celle de la terre; mais cette fois Bébé ne descendit pas sur le quai, elle gravit une échelle aussi rapide que celles qui conduisent au sommet des tours de Saint-Gudule, et entra dans une mansarde dont l'étroite lucarne donnait sur le canal. De là on voyait tous les navires, depuis le yacht doré qui fait sur la Senne des excursions de plaisir, jusqu'à la barge à charbon, noire comme la nuit, qui porte les rudes diamants de la Belgique aux cheminées de Christiania et de Stromsøen ensevelies sous la neige: devant cette lucarne, une très-vieille femme piquait à l'ai le d'une épingle des des-sins de dentelle sur du gros papier.

Bébé lui sauta au cou:—Tenez, mère Marie! voici des groseilles qu'on m'a données au marché avec un petit pain. Les garder pour moi?... Oh! vous savez bien que je becquète des fruits partout, comme un moineau. Et cela va mieux aujourd'hui?

La petite vieille, brune comme une noix, sèche et frêle comme un roseau, prit les groseilles avec un plaisir d'enfant.—Pourquoi n'as-tu pas une grand-mère? marmotait-elle tout en grignotant. Tu serais bonne pour elle, Bébé!

Bébé ne songeait jamais qu'aux nénéfars quand il s'agissait de famille; elle goûta médiocrement l'idée de son amie.—Voyons votre ouvrage. Vous avez fait tout cela? tout cela?... Bon! en voici assez pour une semaine. Vous travaillez trop.

—Quand il s'agit de gagner son pain.... mais j'ai peur que ma vue ne baisse? Est-ce bien fait?

—A merveille. Croyez-vous que le maître prendrait vos patrons s'ils n'étaient pas bons, lui qui coupe un liard en quatre?

—C'est vrai; mais cependant je ne vois plus comme autrefois les pavillons des navires.

—Parce que le soleil brille trop, voilà tout. Moi même, quand j'ai passé la journée sur la place en plein soleil, je trouve mes fleurs toutes pâles. Et ce n'est pas la vieillesse, vous savez!

Elles éclatèrent de rire ensemble.

—Tu as le cœur qui, petite. Que la sainte Vierge le garde toujours ainsi!

—Puis-je mettre votre chambre en ordre?

—Sûrement, chérie, et merci; je n'ai pas beaucoup de temps ni de force pour la ranger.

(A continuer.)

DE TOUT UN PEU

Voici que le suicide gagne les campagnes, en France.

Avant hier, dans les environs de Lagny, un paysan voit un homme se jeter à l'eau; il s'y jette après lui et a le bonheur de le retirer sain et sauf.

Mais voilà qu'un quart d'heure après, il aperçoit son homme accroché à la maîtresse branche d'un chêne.

— Si c'est une idée fixe, se dit-il, laissons-le faire.

Le soir, il reçut du maire de la localité une verte sermonne, pour avoir laissé un homme se suicider sous ses yeux.

— Que voulez-vous, dit-il en forme d'excuse, je venais de le retirer de l'eau, j'ai cru qu'il s'était pendu pour se récher.

Le Français dévoile une fois de plus une tactique qui a déjà été signalée par la presse.

Les conservateurs du centre gauche ne voient-ils donc pas clairement le piège que leur tend la gauche en parissant soutenir la proposition Perier? Radicaux et républicains avancés ne veulent pas plus que par le passé d'une république conservatrice organisée par l'Assemblée actuelle. La proposition Perier n'est à leurs yeux qu'une tactique pour empêcher toute organisation du Septennat par les conservateurs unis; ils ne veulent retirer de cette proposition qu'une proclamation de république; mais, ce résultat obtenu, ils se tourneront aussitôt contre la proposition, afin de réserver à l'Assemblée future le soin d'organiser cette république. Jamais on n'aurait mieux appliqué à la politique l'apologue de Bertrand et Raton.

Le Gaulois prétend que les Lapons, dont on annonce la prochaine arrivée à Paris, ne peuvent manquer d'aller présenter leurs hommages à M. Thiers, le plus grand des petits hommes.

M. Barthélemy Saint-Hilaire, à son tour, ne peut manquer de leur répondre par un petit discours, que notre spirituel confrère rédige d'avance dans les termes qui suivent:

Messieurs, L'homme illustre que vous venez saluer dans ce cabinet de travail est petit aussi que vous par la taille; mais, par le cœur et le patriotisme, il est immense. Un jour viendra peut-être où, comme Thémistocle, il ira s'asseoir autour de vos fœux primitifs, goûter à votre huile de baleine, et constituer, avec votre aide et la mienne, la république Laponne. Allez, et soyez grands!

Les propriétaires des journaux The Daily Telegraph de Londres et The New York Herald de New-York ont résolu d'équiper et de faire partir immédiatement pour l'Afrique centrale, à frais communs, une expédition dont la direction sera confiée à M. Stanley, le découvreur de Livingstone. Cette expédition aura pour but de compléter les travaux du célèbre voyageur et de recueillir tous les renseignements possibles sur le commerce des esclaves.

Les souscriptions ouvertes en faveur de l'Œuvre du Vœu national de la France au Sacré-Cœur ont produit jusqu'à ce jour une somme d'environ un million cinq cents trente mille francs.

M. le comte de Paris, en son nom et comme chef de la branche cadette de la maison de Bourbon, a envoyé un télégramme de félicitations au comte de Chambord, à l'occasion de la St. Henri.

On lit dans l'Univers du 17 juillet: La nouvelle Lanterne de Rochefort se publie à Londres et a pour titre: Rochefort Chronique. Le premier numéro de cette ordure nous est parvenu ce matin, soigneusement dissimulé dans les plis d'un journal bien inoffensif, le journal des forestiers. (The Foresters' Journal.) Nous portons ce fait à la connaissance des fonctionnaires chargés de veiller à la propreté et à l'assainissement de la ville de Paris.

Le facteur d'une des petites villes des Etats-Unis, dit l'Abeille de la Nouvelle-Orléans, chargé aussi de distribuer les journaux, se rend chez Thomas Hugues, un célibataire qui habite une maison isolée et a la bonne idée de n'avoir pas de domestiques.

Or, Thomas Hugues est tombé dans une profonde citerne depuis la veille; il a de l'eau jusqu'à la ceinture et ne peut pas remonter.

Le facteur qui l'a en vain cherché dans son logis, entend ses cris et vient jusqu'au bord de la citerne.

— Tiens! vous êtes là! dit-il en l'apercevant, voilà vos lettres et votre journal.

Et, ce disant, il jette un paquet dans le trou et va continuer sa tournée.

Nous avons parlé à deux reprises, dit le Messager Franco-Américain, de la querelle entre le rédacteur du journal cubain la Independencia et le rédacteur du journal espagnol el Cronista.

Le duel qui devait avoir lieu au Canada et que l'intervention de la justice a ajourné, est plus que jamais sur le tapis. Seulement il a été convenu dernièrement que les deux adversaires se rencontreraient en Belgique. M. de Ceuto, le rédacteur espagnol, s'est embarqué samedi pour l'Europe, et M. de Luna doit le

suivre au premier jour. Mais un ami de M. de Ceuto, ce bon M. Riley qui déjà, par horreur du sang versé, a déjà fait intervenir la justice dans le différend, s'est mis en tête d'empêcher ce duel. Comme, grâce à lui, M. de Luna a été mis sous caution de \$1,000 pour rester en paix, M. Riley s'est adressé encore à la justice pour empêcher le Cubain de partir pour l'Europe. Il lui a été répondu qu'on ne pouvait renvoyer M. de Luna aux Etats-Unis, s'il avait envie de s'en aller. Il a été mis sous caution de mille dollars pour rester en paix aux Etats-Unis, mais ailleurs il peut se battre tant qu'il lui plaira, sans que la justice fédérale ait à intervenir.

La rencontre aura donc lieu en Belgique dans le courant du mois prochain—pourvu toutefois que les adversaires arrivent sains et saufs au terme du voyage.

L'Univers a reçu de Versailles la note suivante:

Divers journaux, pressés de montrer leur dévouement absolu au Septennat, prétendent que l'extrême droite est animée, au sujet de M. le maréchal de MacMahon, d'une grande défiance sinon d'un parti-pris d'hostilité. Les mêmes propos ont cours à l'Assemblée, surtout parmi les députés du centre droit et du centre gauche.

Ce jugement porte complètement à faux. L'extrême droite n'est pas hostile au maréchal et n'a contre lui nul parti-pris de défiance. Elle lui donnera volontiers les armes nécessaires à la défense de l'ordre social, et si elle avait de nouveau à choisir un délégué de l'Assemblée, c'est encore lui qu'elle choisirait. Enfin elle ne conteste pas la durée légale de son pouvoir. Elle sait qu'il a été élu pour sept ans, et que, naturellement, sa volonté ou la Providence peuvent seules mettre fin plus tôt à son mandat. Quiconque dit le contraire est mal informé ou fausse à dessein la situation.

Seulement, l'extrême droite reste sur la réserve. Ceux de ses membres qui ont votés les sept ans de présidence réclamés par le maréchal tiennent à empêcher qu'on ne dénature le sens et la portée de leur adhésion. On peut dire qu'ils se sont trompés; mais ils ne peuvent pas admettre qu'on les représente comme ayant de propos délibéré émis un vote où l'on prétend montrer l'abandon et même la condamnation de la Monarchie.

Le grand tort du ministère est d'avoir implicitement appuyé et même voulu imposer cette interprétation. Il est parti de là pour frapper le manifeste de M. le comte de Chambord. Devant un tel acte, l'extrême droite, déjà inquiète, devait réclamer hautement. Elle l'a fait sans conclure d'alliance avec aucun parti, et sans vouloir prendre une attitude d'opposition absolue contre le gouvernement du maréchal.

C'est dans les mêmes sentiments, nous l'affirmons pour notre compte, mais sans crainte d'être démentis, qu'elle abordera l'examen des lois constitutionnelles et des propositions gouvernementales. Elle pourra examiner certains points de plus près qu'elle ne l'eût fait il y a quelques mois et mesurer davantage les concessions; mais sans sacrifier les libertés légitimes, ni ses principes, ni ses droits, elle n'oubliera pas qu'elle est dévouée à la cause de l'ordre, et que l'on peut compter sur M. de MacMahon pour défendre la société.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

MARIAGE.

A Nicolet, le 15 juillet dernier, dans la chapelle du Séminaire, par le Rev. M. J. N. Bellemare, Félix Dydine Fontaine, Ecr., M. D., maire de la paroisse St. Barnabé, comté de St. Maurice, à Dlle. Marie-Victoria Cressé, fille unique de Joseph Cressé, Ecr., de Nicolet. L'état de la cérémonie fut rehaussé par la présence des musiciens de la ville, sous la direction de M. Evariste Tremblay, qui réjouit les oreilles des assistants par une musique délicieuse.

DÉCÈS.

En cette ville, le 3 courant, à l'âge de trois mois, Marie-Blanche-Amanah, enfant de Jérémie Perreault, marchand.

A Rigaud, le 30 juillet dernier, à l'âge de 10 mois et 24 jours, L. F. A. Aurèle, enfant de A. Phaneuf, N. P.

Académie Commerciale Catholique DE MONTREAL 699, rue Ste. Catherine. AVENUE DU PLATEAU.

Cette institution vient d'ajouter à son programme des études un cours polytechnique complet. Ce cours a été fondé, il y a six mois à peine par l'honorable ministre de l'Instruction Publique, si désireux de voir les hautes connaissances industrielles se répandre parmi la jeunesse canadienne. Nous invitons tout spécialement les jeunes gens qui se sentent des dispositions et de l'aptitude pour les grandes industries manufacturières, les exploitations minières, le génie civil, l'architecture, l'arpentage, la mécanique, etc., à venir suivre ce cours placé sous la direction d'un habile professeur formé dans les Ecoles Professionnelles de France. Le cours comprend trois années d'études. Une classe préparatoire est ouverte afin de faciliter l'entrée de l'école polytechnique aux élèves qui n'auraient pas terminé leurs études dans un collège classique. Le programme détaillé des cours sera envoyé à tous ceux qui en feront la demande.

Le Cours Commercial continuera comme par le passé, seulement la classe où l'on s'occupe exclusivement d'affaires lous le but d'initier plus rapidement les élèves à la pratique des transactions commerciales formera un département indépendant des autres classes. Des Bureaux sont établis pour traiter activement les affaires de Banque, de Douane et de Commerce en général. Aussitôt qu'un élève est prêt à subir son examen et qu'il le passe à la satisfaction des examinateurs, on lui délivre son Diplôme.

Cette année les Cours Primaires seront transportés dans une maison en briques, voisine de l'Académie, dont MM. les Commissaires ont fait l'acquisition pour cette fin.

La rentrée des élèves aura lieu, LUNDI, le 31 AOUT.

Pour les conditions et autres informations s'adresser au Principal, à l'Académie.

U. E. ARCHAMBAULT, Principal. 5-33-8f-499

INFAILLIBILITÉ!



UN GRAND BIENFAIT A L'HUMANITE SOUFFRANTE. LA PLUS Grande découverte du Siècle pour la première fois importée en Canada.

IL A GUERI DES MILLIERS DE PERSONNES.

DIAMOND RHEUMATIC CURE.

Par son histoire il occupe la position la plus honorable possible que puisse obtenir un remède. Quelques années après qu'il eut été connu seulement des parents, des voisins et de quelques patients du propriétaire qui y recourait dès qu'ils se sentaient atteints de Rhumatisme, tous les médecins en général le connaissent, et grâce à leur approbation et à sa propriété reconnue de remède contre le Rhumatisme, on le réclame si souvent et si vivement que le propriétaire fut obligé d'en augmenter les moyens de confection. La réputation de ce libre remède s'étendit rapidement et bientôt, des demandes, des lettres d'informations, des lettres de remerciements et des certificats très-flatteurs arrivèrent chaque jour au propriétaire de toutes les parties des Etats Unis; et de cette manière, recommandé par son seul mérite, sans être aidé par les "Artifices de la Coquette", sans aucun effort, il s'est élevé à la position enviable qu'il occupe aujourd'hui. Partout où il a été introduit, il a reçu la préférence la plus flatteuse sur tous les remèdes employés pour le traitement des douleurs rhumatismales. Nous sommes réellement reconnaissants et heureux, nous ne disons pas cela parce que votre remède se vend beaucoup et qu'il nous rapporte du profit, mais parce que nous ouvrons un nouveau champ dans la science médicale, et que nous garantissons immédiatement ce que tous les médecins ont regardé, pendant des siècles, comme une chose si difficile même à adoucir. Nous rendons des services jusqu'ici inconnus. Nous adoucissons la souffrance et nous venons en aide au pauvre de Dieu; nous rendons au pauvre journalier l'usage de ses membres malades, et nous lui épargnons infiniment plus que les frais du médecin; nous portons la consolation et la joie dans la demeure de l'affligé, et par conséquent des millions de cœur nous rendront grâce.

Au moyen de ce remède des milliers de gens, de faibles, malades et souffrants qu'ils étaient sont devenus forts, vigoureux et heureux, et les affligés ne peuvent raisonnablement hésiter à en faire l'essai.

Cette médecine est préparée par un médecin soigneux, consciencieux et expérimenté, à la demande expresse d'un grand nombre d'amis dans la profession, dans le commerce et parmi le peuple. Chaque bouteille est garantie contenir toute la force de la médecine dans son plus haut état de pureté et de développement, et est supérieure à toute autre médecine connue jusqu'à présent contre cette terrible maladie.

Ce remède est en vente chez tous les Pharmaciens de la Province. S'il arrive que votre Pharmacien ne l'ait pas parmi ses remèdes, dites-lui de se le procurer de

DEVINS & BOLTON, Porte voisine du Palais de Justice, Rue Notre-Dame. Agents généraux pour la Province de Québec.

ou de NORTHROP & LYMAN, Scott Street, Toronto. Agents pour Ontario.

Prix \$1.00 la bouteille; grandes bouteilles, \$2.00. 5-21-52 f 473.

POUDRE ALLEMANDE, SUBNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS, ET EST VENDUE CHEZ TOUS LES EPICIERIS RESPECTABLES. 4-38 f.

REMEDE INFAILLIBLE Contre la Consomption LES AMERS MERVEILLEUX DE P. DÉPATI.



JE CERTIFIE que depuis plusieurs années j'étais bien malade, j'avais presque toujours mal dans le dos et l'estomac, j'avais toujours des points de côté; à peine si j'étais capable de marcher pour vaquer à mes occupations. Depuis une quinzaine de jours je prends des Amers de M. Dépati, je suis parfaitement guéri, je ne me sens plus aucun mal. Je suis bien redevenu de ma santé à M. Dépati. Je recommande bien aux personnes qui souffrent de la même maladie d'aller consulter M. Dépati. LAURENT MILLETTE.

Je, soussigné, certifie que depuis longtemps je me suis trouvé attaqué de consomption, voilà à peu près quatre ans, je me suis fait soigner par plusieurs médecins et je n'ai jamais obtenu aucun soulagement. Je n'avais point d'appétit, j'éprouvais toujours de gros mal de tête, presque toujours envie de vomir. Après avoir pris trois ou quatre bouteilles des Amers de M. Dépati, je me suis senti un grand soulagement; après en avoir pris pendant trois ou quatre semaines je me suis trouvé parfaitement guéri. Je recommande bien les Amers de M. Dépati aux personnes qui souffrent de la même maladie que moi.

PIERRE BEAUCHAMP, Rue Hypolite.

M. Dépati a en sa possession grand nombre de semblables certificats qu'il sera heureux de communiquer à ceux qui voudraient les voir, mais dont la publication deviendrait trop onéreuse pour ses faibles moyens.

M. Dépati guérit aussi les Rhumatismes, Retention d'Urine, Hémorrhoides, Panaris.

EN VENTE AU NO. 512, RUE ONTARIO. 5-24-52 f-481.

EVITEZ LES CHARLATANS. Une victime des indiscretions de la jeunesse, qui causent la débilité nerveuse, le dépérissement prématuré, etc., ayant en vain essayé de tous les remèdes annoncés, a découvert un moyen bien simple de s'en guérir, qu'il enverra gratis à ceux qui souffrent. Adresser, J. H. REEVES, 78, rue Nassau, New-York. 4 40-1 an.

FETE ST. JEAN-BAPTISTE

Les deux numéros de l'Etendard National, contenant le compte rendu de la grande fête et comprenant 36 pages dont

20 DE LECTURE ET 16 DE GRAVURES.

sont en vente au bureau de rédaction et d'administration de

L'ETENDARD NATIONAL,

No. 20, CENTRAL EXCHANGE, Worcester, Mass.

PRIX, 25 CENTIMS.

PAR LA POSTE, 30 CENTIMS.

Adresser à

FERD. GAGNON,

Worcester, Mass. 5-31-4f 51.

BIBLIOGRAPHIE.

LIVRE D'ACTUALITE.

ST. JEAN-BAPTISTE, L'EVANGILE ET LE CANADA.

SOUVENIR DE LA FETE NATIONALE DU 24 JUN 1874.

PAR PAUL DE MALIJAY.

GRANDE EDITION DE LUXE. 200 PAGES D'IMPRESSON

SE VEND CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

PRIX 50 CENTS 5-26-4f-483

S. D. LEDOUX,

MANUFACTURE DE

Faucheuses et Moissonneuses

183, RUE MURRAY, MONTREAL.

M. LEDOUX a toujours un grand assortiment de FAUCHEUSES et de MOISSONNEUSES qui font la Javelle seule sans aucun secours. Les "BUCKEYE" qu'il a confectionnées cette année son d'un genre nouveau et sans égales dans le pays. Il garantit tous ses ouvrages et est certain de donner entière satisfaction.—Il continue toujours sa manufacture de VOITURES de toutes espèces.

LE TOUT A DES PRIX TRÈS-RÉDUITS ET DES CONDITIONS LIBÉRALES. 5-24-8f-480.

Imprimé et publié par La Compagnie de Lithographie et de Publication de G. E. DESBARATS, J. G. de la Place d'Armes, et St. Paul St. Antoine, Montréal, Canada.